



[ L E S I T E D E S B E U R S G A Y S ]

Chers amis Kelmanauts,

Vous trouverez ci-après les 5 premiers chapitres qui correspondent au tiers de mon premier roman : " un poisson sur la balançoire ", lequel comporte 15 chapitres en tout.

J'espère que vous prendrez du plaisir à la lecture de ce témoignage sur mes premiers émois amoureux, lorsque j'étais adolescent et que j'habitais encore la Tunisie.

Si l'époque est différente de celle d'aujourd'hui, je pense que cela n'empêche en rien les jeunes de s'identifier à Sofiène, le narrateur, ou à n'importe lequel des autres personnages, Khélil, Kérim, qui composent ce roman, car si les époques changent, les sentiments amoureux sont les mêmes chez un adolescent qui prend connaissance de sa différence au sein d'une société en principe hostile aux minorités.

Je serais honoré de recueillir vos impressions (bonnes ou mauvaises), aux adresses e.mail suivantes : ECD-JAZ@PARISFREE.COM

Ou : EYET.DJAZIRI@LAPOSTE.NET

Je vous souhaite une bonne lecture et vous dis à bientôt !

Amitié. ;-)

Eyet-Chékib.

PS : à noter que cette version diffère quelque peu de celle qui avait toujours figuré sur le site de Kelma : [www.kelma.org](http://www.kelma.org) car revue et corrigée en vue d'une rediffusion prévue en janvier 2001, aux éditions :

— Cahiers questions de genre/G. K. C.

Eyet-Chékib Djaziri

**UN POISSON**  
**SUR LA BALANÇOIRE**

**1**

éditions : [www.gaykitschcamp.com](http://www.gaykitschcamp.com)

Du même auteur :

— une promesse de douleur et de sang - [www.gaykitschcamp.com](http://www.gaykitschcamp.com) - 1998

— l'innocence du diable - éditions [www.cylibris.com](http://www.cylibris.com) - 1999

— l'ange maudit - éditions [www.cylibris.com](http://www.cylibris.com) - 2000

Tous ces romans sont visibles également aux librairies : [www.motalabouche.com](http://www.motalabouche.com) ou  
: [www.pauselecture.com](http://www.pauselecture.com)

## chapitre premier

Je passai les dernières semaines de l'hiver blotti entre Khélil et Fethi, surtout contre Khélil. Je laissai même s'écouler le début du printemps, trop humide à mon goût. Je commençai à sortir de la torpeur dans laquelle l'hiver m'avait plongé, dans les tout premiers jours de mai, lorsque le soleil, en caressant ma joue, vint murmurer l'approche de l'été.

La sève qui verdissait les branches des arbres, parsemait les jardins de taches multicolores et chargeait l'atmosphère de senteurs florales, se mit à charrier dans mes veines de fulgurants désirs. Je me sentais étrange, vulnérable. Des bouleversements spectaculaires chaviraient mes sens, transformaient ma démarche, ondulante et féline, et chargeaient mon regard de promesses osées, que mon corps, en pleine métamor-phose, semblait encore peu capable de tenir. Ma peau, que les premières chaleurs invitaient à se montrer nue, réclamait des étreintes. Je me vou-lais désirable. Je devenais disponible et facile.

Khélil avait réussi à occulter quelque peu l'image de Mohamed-Ali. Je m'étais moi-même détourné de lui, préférant me consacrer à des liaisons plus accessibles et déjà éprouvées. Puis je le redécouvris de mon regard neuf, et la fièvre me fit de nouveau frissonner.

Il alliait la dureté et la beauté du diamant le plus pur : dur dans son attitude qui n'exprimait que dédain et un regard où ne se lisait jamais ni amour ni compassion ; beau dans ses lignes pures, le corps lisse et souple, un corps de fauve, et le port altier, l'allure majestueuse d'une divinité de l'antiquité. Il se promenait dans le printemps comme dans un écrin de velours sombre, son éclat s'en trouvait sublimé. Sa chemise s'ouvrait largement sur une peau naturellement dorée et qui semblait soyeuse. J'eus envie de glisser un doigt, puis une main... Je me contentai de l'observer de loin, ma poitrine se gonflant d'espoirs déçus. La brise vint cueillir mille soupirs échappés de mes lèvres, les dispersa aux quatre coins de la cour de récréation, sans qu'il parvienne à en déchiffrer le sens.

Je ne sais ce que j'aurais donné pour être né fille. Il m'apparaissait tellement incongru d'appartenir au même sexe que ceux par lesquels je me sentais attiré. Il n'était pas nécessaire d'être particulièrement perspicace pour remarquer les travers que je traînais avec autant de discrétion qu'une voiture de jeunes mariés trimbballant une batterie de casseroles.

La grâce qui accompagnait ma démarche et tous mes gestes ne provoquait que les quolibets de ceux qui me croisaient, voire parfois une certaine agressivité dont quelques uns accompagnaient leurs moqueries. La voix féminine, qui s'envolait de ma gorge en notes cristallines, déclenchait des vocations d'imitateurs chez ceux qui m'entendaient parler.

Seul le groupe m'acceptait tel que j'étais. Je pouvais enfin laisser libre cours à ma nature profonde. Ils ne traitèrent jamais ma différence avec ironie. Je pense, qu'à la longue, aucun d'eux ne remarquait plus la cinquième patte qui m'isolait du reste du troupeau. Aucun d'eux ne trouvait à redire à la fièvre qui accompagnait, dans mon regard, la moue de mes lèvres quémandant un poisson. Aucun d'eux ne songeait à repousser ma main lorsqu'elle se posait avec ferveur sur une joue ou une épaule. J'aimais retrouver l'écho de mes propres soupirs dans les râles, qu'en toute innocence, je leur arrachais. J'aimais égratigner mes chairs contre leurs désirs aiguisés, même si je demeurais seul, ensuite, pour panser mes blessures. J'aimais lorsqu'ils m'aimaient, même si leurs bouches m'avaient toujours fait l'amour sans jamais l'avoir dit. J'aimais leur plaire.

Je me souviens, dans les moindres détails, de la façon dont tout cela avait commencé, alors que je venais tout juste de fêter mes douze ans.

Rien n'avait été prémédité. Ce jeu, je l'avais improvisé tandis que Khélil me poussait sur une balançoire installée sur une branche du mûrier. À un moment, par amusement et sûrement aussi par provocation, je renversai la tête en arrière et, avant que Khélil ne donne une poussée pour me renvoyer dans les airs, je l'embrassai sur la joue. Un peu surpris, il attendit que je sois de nouveau à sa portée pour me rendre mon baiser.

Cela nous avait beaucoup amusé, et nous riions aux éclats tandis que la balançoire revenait, ma tête toujours rejetée en arrière. Nos lèvres se rencontrèrent, coupant court à notre hilarité. Je ne l'avais pas fait exprès. Pourtant, Khélil attendit que je revienne sur lui pour se saisir de mon visage. Sa langue vint mouiller ma bouche. Obéissant à un premier réflexe, je faillis m'essayer d'un revers de la main. Me ravisant, je clos les paupières et, m'agrippant

fermement aux deux cordes, les lèvres entrouvertes sur un sourire béat, je laissai son baiser s'évaporer dans le vent.

Fethi et Taoufik, qui se trouvaient derrière nous, insistèrent pour me pousser à leur tour. Khélil céda sa place mais eux, ce jour-là, n'eurent droit qu'à ma joue.

J'avais le même âge que Taoufik. Khélil et Fethi, un peu plus âgés, allaient sur leur quatorze ans.

Nous étions convenus dès le départ de ne jamais ébruiter notre aventure, gardant sur ces attouchements le silence le plus absolu.

Nous avions d'ailleurs surnommé ces baisers sur la bouche, des poissons. Ce mot avait été choisi pour protéger notre secret en rendant nos propos incohérents auprès de quiconque aurait surpris une conversation à ce sujet.

Depuis, Khélil et Fethi étaient régulièrement venus réclamer leur dû. Taoufik usait peu de son droit. Je les suivais alors chez l'un ou chez l'autre, ou encore dans la chambre au fond du jardin, là où personne n'allait plus depuis longtemps... et je m'abandonnais.

\*

Ma mère m'attendait à la sortie du lycée. C'était mon soir et nous avions projeté d'aller au cinéma puis de dîner chez elle, à Tunis, où je passai la nuit. Elle se faisait beaucoup remarquer lorsqu'elle venait me chercher, à la fin de mes cours. Tout le monde se retournait sur son passage. Elle était grande, blonde, plantureuse, les yeux gris. Sa beauté lui avait valu, dans son jeune âge, de remporter le premier prix d'un concours organisé par un célèbre magazine féminin. On la comparait souvent à Grâce Kelly. Elle avait cette élégance et cette majesté naturelles qui lui conféraient en toutes circonstances l'allure d'une reine. Je pense qu'à trente-neuf ans, elle s'épanouissait, étant parvenue à l'apogée de sa beauté, et j'en étais très fier.

Lorsque mon soir venait et que nous nous retrouvions en tête à tête, toute son attention dirigée vers ma seule personne me mettait au comble du bonheur. L'absence de mes frères me projetait enfin, pour un soir au moins, sur le devant de la scène dans le théâtre de sa vie. Elle ne pouvait manquer de me remarquer, n'ayant que moi à contempler. Je me prenais à rêver que j'étais, de ses enfants, celui qui comptait le plus pour elle et, parfois, un sursaut d'assurance m'incitait à croire qu'elle m'aimait.

Elle me ramena à l'école le lendemain matin. Je me heurtai presque à Mohamed-Ali. Il ne put faire autrement que de me saluer, accompagnant son salut d'un large sourire dont il n'avait jamais cru bon de me gratifier jusqu'à ce jour. Nos mères respectives nous avaient déposés en voiture devant la grille d'entrée, au même moment. Je devinaï qu'une pointe de snobisme devait être à l'origine de sa subite bienveillance. Ma mère étant française, il était de bon ton dans la bourgeoisie tunisoise de revendiquer une culture européenne en général et française en particulier. Nous remontâ-mes ensemble l'allée qui conduisait à la cour de récréation. Nous étions très proches. Je respirais goulûment l'air chargé des effluves de son eau de toilette. J'avais du mal à comprendre que ses paroles s'adressaient à moi. C'était inouï de me retrouver là. Je ne disais pas grand-chose. L'émotion m'étranglait trop pour que j'ose me lancer dans des discours, sans prendre le risque de bafouiller lamentablement. Lui semblait très à l'aise. Il était évident que s'il ne partageait pas mes sentiments, il n'y avait aucune raison pour qu'il se sentit ému. Il m'abandonna dès que nous atteignîmes la cour, allant au devant de son groupe d'admiratrices qui attendaient, piaffantes et impatientes, de flatter leur seigneur et maître. Je le regardai s'éloigner, mince silhouette avançant droite et fière. Un prince entrant dans son château.

Je fis le serment de l'avoir un jour. Pour réaliser ce rêve, j'étais prêt à en sacrifier d'autres. Pour voir mon corps faire trembler ses mains, j'étais prêt à renier mes amours passées et à renoncer à celles à venir. Je fis le souhait de me défaire de tout ce qui comptait pour moi, pour qu'il me prenne alors, mes désirs mis à nu et l'âme comme lavée de tous ceux que j'allais aimer.

J'ignorais que mes prières étaient entendues. Il était dit que nos chemins, pendant les dix-huit mois qui allaient suivre, ne cesseraient de se croiser. Dix-huit mois au bout desquels mes souhaits se verraient exaucés. J'ignorais, de la même façon, et conformément à mon désir d'être " virginal " lorsqu'il me prendrait, que c'est dans un état de misère extrême, dépouillé de mes plus chers trésors, qu'il violerait dans un premier temps mon corps, avant de piller mon âme de ses derniers vestiges d'innocence. Si j'avais su à l'époque le prix qu'il me faudrait payer pour jouir de ses étreintes, je me serais rétracté sur l'heure. Mais n'avais-je pas, ce jour-là, déjà scellé mon destin ?

\*

Khélil passa un matin. Nous allâmes dans la chambre au fond du jardin. Il n'était pas possible de nous allonger

sur le sol, c'était trop poussiéreux. Nous restâmes debout. Je me serrai contre lui, déboutonnai sa chemise pour sentir sa peau tiède s'appuyer sur la mienne. Il se laissa faire. J'embrassai sa poitrine et descendis vers le ventre. J'aurais aimé pousser mon exploration plus bas encore, mais je n'osai pas. C'était la première fois que j'améliorais de façon aussi conséquente nos poissons. Je me contentai de le respirer, les lèvres plaquées à l'orée de son pubis. Je déposai un baiser léger à la naissance de l'aîne, mes doigts effleurant l'érection qui poussait sur le slip de coton blanc, puis je me redressai. Mon initiative parut lui plaire. Il m'attira avec force. Sa bouche s'empara de la mienne, sans douceur. Il semblait beaucoup plus excité que d'ordinaire. Son corps frémissait contre le mien. Le frottement de mon bassin, accompagné de son fougueux baiser, me firent perdre le contrôle de mon plaisir dans une explosion soudaine. Sur le moment, je ne compris pas ce qui m'arrivait. Je fus très surpris par cette sensation violente qui allait ajouter une tâche à mon jean. À ce jour, je n'avais atteint ce plaisir qu'au travers de la masturbation, jamais pressé contre le corps d'un homme. Cette fois-ci, je ne m'étais même pas touché le sexe et Khélil ne se rendit compte de rien. Pour lui, la conséquence en fut la fin de nos ébats.

Je sentais confusément que je venais d'accéder à un palier su-pé-rieur dans nos jeux d'adolescents. Je compris que c'était torse nu, le jean dégrafé, qu'il fallait dorénavant que nous échangeons nos poissons : ça leur donnait un piquant infini qui enflammait bien plus que la gorge.

Le lendemain de cette expérience, Khélil partit avec son père à Monastir pour quelques jours. Je me retrouvais donc sans lui, et sans Mohamed-Ali qu'une semaine de congé scolaire tenait éloigné, l'école étant le seul lieu où nous nous rencontrions.

Afin de me changer les idées, j'acceptai la proposition de Fethi et Taoufik de les accompagner dans une promenade au jardin du Belvédère.

Je ne fis qu'évoquer Khélil tout au long de l'après-midi. J'exprimai la tristesse dans laquelle m'avait plongé son départ. Je dis encore que mon désir s'impatientait du contact de son corps, mes lèvres de celui de sa langue. Tout en parlant, mon regard prenait une expression énigmatique, bien peu naturelle. Je m'imaginai en princesse scrutant l'horizon dans l'espoir de voir surgir son chevalier. Malgré le ton théâtral qui péchait par excès, faisant de ma déclamation la banale caricature d'un discours qui se voulait passionnel, les mots étaient sincères. J'aurais aimé qu'ils sonnent plus juste. Je ne l'aimais pas encore, mais souhaitais déjà l'aimer de toutes mes forces.

Fethi, que cette comédie agaçait au plus haut point, me fit remarquer que j'avais tort de m'engager dans une voie qui ne m'apporterait que des déceptions. Il me rappela que je leur appartenais à tous les trois, et qu'il ne m'était pas permis de favoriser l'un par rapport à l'autre.

Taoufik souriait en me regardant, mais ne disait rien.

Dans le fond, la réflexion de Fethi n'était pas pour me déplaire. J'étais flatté de provoquer une jalousie qui témoignait de son attachement. Je pris pourtant sa réflexion de haut, laissant entendre que j'étais libre d'aimer qui bon me semblait. Il me plaisait de remettre son autorité en cause, sachant que ma rébellion ne resterait pas impunie. Je le pouvais délibérément à asseoir son pouvoir par une action plus spectaculaire qu'une simple mise en garde. En cela je le manipulais, mais ni lui ni moi n'en avons véritablement conscience.

Tout en conversant, nous étions parvenus dans un coin reculé du jardin du Belvédère, à l'opposé du zoo qui brasait en revanche beaucoup de visiteurs.

Fethi me prit par le bras et, me regardant droit dans les yeux, répéta que j'étais à lui autant qu'à Khélil. Je devais me soumettre et lui donner sur le champ un poisson. Taoufik faisait le guet.

Il m'embrassa longuement, prenant le temps d'explorer ma bouche. Je n'opposai aucune résistance.

Je pensais alors qu'ayant ainsi jugulé mon insurrection il en aurait fini avec moi, quand il appela Taoufik et proposa de le remplacer pour faire le guet. Il me poussa dans ses bras, sans violence mais avec fermeté, me rappelant par la même occasion mon devoir envers l'ensemble du groupe.

Trois jours plus tard, Khélil rentra enfin de Monastir. Je traînais dans le quartier avec Fethi et Taoufik. Je le vis arriver vers nous, mince, souriant de toutes ses belles dents blanches. Une faible brise, qu'il fendait d'un pied léger, avait, en repoussant de son front les boucles brunes qui d'ordinaire recouvraient partiellement ses yeux, dégagé un regard franc et rieur. Avant toute chose, il me salua, déposant un baiser sur ma joue, frôlant mes lèvres au passage. Je rougis devant l'audace dont il faisait preuve en n'observant pas en public la réserve de rigueur, mais le plaisir que je retirai de ce contact fut très vite plus fort que ma gêne. Ensuite, il se tint près de moi, son bras frôlant le mien, et nous raconta son séjour. Je ne le quittais pas des yeux, rassuré par sa présence, par la lumière qui irradiait de tout son être et m'enveloppait, me pénétrait d'une douce chaleur. J'étais ému par la tendresse qui émanait de son regard, pourtant noir comme l'enfer. Parfois, interrompant son récit, il tournait son visage vers moi en se passant la langue sur les lèvres. L'érection jumelle qui nous venait alors s'impatientait d'une libération que nous prenions plaisir à retarder.

Finalement, prenant congé des deux autres, il me demanda si nous pouvions passer chez moi. Fethi n'objecta rien. Selon ses propres règles, Khélil aussi avait des droits sur moi. Il m'entraîna dans la chambre au fond du jardin...

\*

Mohamed-Ali resta sourd à mes œillades enamorées, pourtant aussi parlantes que si j'avais écrit mon amour en lettres capitales sur une banderole tendue devant les fenêtres de sa classe. Je commençais, dans le même temps, à me sentir à l'étroit au sein du groupe et l'urgence de mon désir me laissant peu de délai pour son assouvissement, je dus remplacer tout ce petit monde en totale improvisation.

Il fallut attendre quelques jours pour que se présente l'occasion d'exercer mes talents d'aguicheur (dont la révélation avait manqué être étouffée dans l'œuf par le comportement méprisant de mon bel indifférent) dans les vestiaires du gymnase.

Je détestais le cours de sport, surtout quand le prof organisait des jeux d'équipe ou il fallait se mettre en compétition. En revanche, j'adorais ce qui se passait avant et après le cours ! Le déshabillage de tous ces garçons dans les vestiaires était un véritable spectacle. Je regardai plus particulièrement Abdelwahab avec son corps mince, sombre, et ce filet de poils qui partait du nombril pour disparaître dans le slip... J'étais très excité de le découvrir ainsi. L'air gourmand, à peine dissimulé, qui faisait pétiller mon regard eut raison de sa réserve. Une fois dans la cour il vint vers moi. Je lui demandai s'il voulait passer à la maison. Je lui présenterais ma sœur.

— Tu as une sœur, toi ? Je ne vous ai jamais vu ensemble, dit-il, surpris.

— Elle est dans un lycée à Tunis, tu ne risques pas de la rencontrer ici.

— Elle est comment ? Jolie ?

— Je ne sais pas dire si elle est jolie. Elle... elle me ressemble beaucoup, répondis-je en baissant modestement les yeux.

Il ne releva pas, dédaignant l'occasion que je lui offrais de me faire un compliment. Un sourire ironique laissait cependant entendre qu'il avait compris l'allusion.

— Pourquoi me la présenter ? Elle cherche un petit copain ?

Vexé d'avoir été déjoué de ma manœuvre, je répondis un peu sèchement :

— Tu verras bien. C'est une surprise.

Le reste de la journée fut consacré à ma prétendue sœur. Les autres garçons de la classe se mêlèrent à la conversation. Ils voulaient tous faire sa connaissance.

Je commençai à sentir poindre le vent de l'émeute et m'empressai de changer de sujet, faisant comprendre à Abdelwahab qu'il ne devait pas surenchérir pour l'instant. Deux autres, si souvent ensemble qu'on les appelait les inséparables, allèrent jusqu'à dire :

— Nous, on s'en fout de ta sœur, c'est toi qu'on aimerait connaître un peu mieux.

Leur aplomb me sidéra. Est-ce qu'on commençait à parler de moi dans l'enceinte de l'école ? Je me promis d'être plus discret. Je voulais bien être désiré, mais l'expression trop ouverte de ce désir, exprimé par les autres à mon endroit, m'effrayait suffisamment pour tempérer mon envie d'allumer de jeunes mâles en mal de femelles.

À la fin des cours, Abdelwahab m'accompagna jusque chez moi. En chemin, j'en profitai pour peaufiner l'image de ma sœur et préciser ses réels désirs. À savoir qu'il n'était pas question d'aller trop loin. Elle aimait seulement être embrassée sur les lèvres et sentir le corps d'un homme se presser contre le sien. J'ajoutai que des caresses bien distribuées ne la laissaient pas indifférente.

Il me dit qu'il avait hâte d'être arrivé, que je le faisais bander avec mes histoires. Il ajouta que je n'avais aucun souci à me faire, il saurait contenter ma sœur comme il se devait. J'étais également pressé d'être arrivé. Émoustillé par ses promesses, mon corps affichait la même impatience en poussant sur ma braguette.

Je l'entraînai dans la chambre au fond du jardin. Abdelwahab ne demanda même pas où était ma sœur. Il me serra contre lui et, après quelques secondes d'hésitation, nos lèvres se rejoignirent. Je devinai tout de suite qu'il n'avait jamais embrassé. Doucement, j'écartai ses lèvres avec ma langue, mettant dans mon enseignement tout l'art dont j'étais enrichi par une longue pratique du poisson. Il proposa que nous enlevions nos pantalons. Je n'étais pas rassuré. Un pantalon ne se remettait pas aussi vite qu'une chemise, dans l'hypothèse où quelqu'un serait arrivé à l'improviste. Pourtant j'obtempérai sans discuter. Il me reprit contre lui et l'une de ses mains se glissa dans mon slip, me caressa entre les fesses. Je me raidis. Il n'avait peut être jamais embrassé, mais il apprenait vite et souhaitait même brûler les étapes. Je n'envisageais pas d'aller plus loin que le poisson, dans l'immédiat. Si je devais céder plus que cela, ce serait plus tard, dans un autre lieu. Pas de cette façon, rapide et bâclée, et il faudrait que j'ai de profonds sentiments pour l'homme qui puiserait son plaisir dans mon corps.

Enfin, sa bouche, la chaleur de sa peau, ses mains qui me parcouraient déclenchèrent l'explosion que m'avait révélée Khélil. Ensuite, j'eus hâte qu'il s'en aille. Comme à chaque fois que j'avais joui, je me sentais souillé, un peu dégoûté.

Il partit. Je le chassai presque, et plusieurs heures après, en me caressant dans mon lit, j'imaginai qu'il allait au bout de son désir et forçait mon intimité.

Le lendemain matin, Abdelwahab me prit à part dans la cour pour me dire qu'il m'aimait. Cela me surprit d'abord beaucoup. C'était la première fois qu'un garçon m'avouait son amour. Puis une intense chaleur m'envahit tandis que le rouge me montait aux joues. Mais le plaisir n'allait pas au delà du sentiment d'orgueil qui le motivait. Finalement je posai sur lui un regard froid et, sans rien laisser paraître de mon trouble, je répondis qu'il ne fallait pas prendre ces jeux au sérieux. Je m'étais amusé et lui aussi devait considérer notre aventure comme une distraction sans conséquences. Je tournai les talons sans plus me préoccuper de lui et allai vers un groupe de copains. Je ne voulais pas qu'il s' imagine que je puisse l'aimer un jour. Il me plaisait physiquement mais ne m'inspirait que ce désir éphémère, sans cesse renouvelé, que je pouvais satisfaire avec lui comme avec d'autres. Cela n'avait rien à voir avec l'amour. Mon cœur battait pour un autre regard, malheureusement indifférent, celui de Mohamed-Ali que j'aimais toujours, même si l'espoir de le voir me témoigner le moindre intérêt s'amenuisait à mesure que les vacances d'été approchaient. Que n'aurais-je donné pour lui inspirer un désir, même éphémère, du moment qu'il fût renouvelé ?...

En fin d'après-midi, Fethi vint me voir à la maison. Il avait aperçu, la veille, Abdelwahab qui entrait avec moi et voulait en savoir plus :

— Qui c'était ? Pourquoi l'avoir amené chez toi ?

Fethi n'était pas dans mon lycée et ne connaissait pas Abdelwahab qui habitait un autre quartier.

— Il est dans ma classe, et nous avons des devoirs à faire.

— Des devoirs ? Mais je l'ai vu repartir moins d'une demi-heure après, ajouta-t-il soupçonneux.

— Parce que tu m'espionnes ? De quel droit calcules-tu le temps que mes amis passent chez moi ?

— Tes amis ? Tu te fous de moi ? Il n'avait pas la tête de quelqu'un qui vient de se pencher sur ses devoirs. C'était quoi, vos devoirs ? Des travaux pratiques ? Il avait dans le regard cette étincelle que tu allumes quand tu as le feu au cul. Tu sais bien que tu ne dois pas divulguer notre secret. Si tu commences à distribuer des poissons au premier venu, ça va bientôt se savoir dans tout Le Bardo.

— Il n'est pas le premier venu. Il est tendre, agréable, il me respecte trop pour répéter partout notre secret. Il a dit qu'il m'aimait.

Je savais que de tels aveux appelaient une réplique cinglante. J'étais de nouveau excité de lire sur ses traits crispés la colère que je provoquais délibérément.

— J'ai sûrement mal entendu ? Tu te conduis comme une salope et tu oses venir me l'avouer en face ? Mais d'où te viens cette soudaine impertinence ? De ton amoureux ? Ne me fais pas rire avec tes histoires d'amour minables. Un garçon ne t'intéresse que dans la mesure où tu peux t'y frotter comme une chienne.

La véhémence du ton, accompagnée d'un regard étincelant de rage, me fit amorcer un pas en arrière, mais je ne fus pas assez prompt pour éviter la gifle magistrale que Fethi m'envoya en pleine figure. J'avais les larmes aux yeux et la joue en feu. Fethi était légèrement plus petit que moi et plus mince aussi, mais je n'eus pourtant aucun geste de défense. Je me contentai de le regarder, désarmé, malheureux. Il avança la main. Je me détournai, m'attendant à une autre gifle. Sa main se posa avec légèreté, presque avec tendresse, sur le haut de mon bras.

— Non, ne crains rien, je ne vais pas te frapper. Il ne faut pas que tu enfrennes les règles, c'est tout. Si tu commences à avoir un comportement aussi désinvolte avec tous les garçons, ils vont finir par faire la queue devant chez toi. Ton père va s'en apercevoir et nous ne pourrons plus venir aussi librement. Nous ne voulons pas te perdre. Tu comprends ?

Sa main prit ma nuque pour m'attirer à lui. Fethi allait avoir dix-sept ans et les deux ans qui nous séparaient, ainsi qu'une forte personnalité que ne parvenait pas à supplanter un aspect frêle, presque enfantin, lui assuraient une autorité à laquelle je me soumettais sans conteste. Une pointe d'inquiétude transparaissait dans sa voix, tandis qu'il ajoutait tout bas :

— Et toi, tu l'aimes ?

Sa bouche, en s'emparant de la mienne, m'empêcha de répondre.

Je ne tardai pas à me plaindre auprès de Khélil du comportement exclusif de Fethi, sans préciser les raisons de son sursaut d'autorité.

— Il ne te veut pas de mal, au contraire. Il essaie de te protéger comme je le ferais moi-même si je te voyais faire

un faux pas. Tu sais, il y en a beaucoup qui abuseraient volontiers de ton innocence. Tu n'as pas l'air de te douter de la mentalité de certains garçons. Tout le monde n'a pas nos scrupules, et tu as l'air si fragile, tellement féminin, que j'en connais qui t'utiliseraient comme une fille. Alors Fethi, Taoufik et moi sommes là pour te soustraire à la convoitise de ceux qui songeraient à te corrompre.

Son discours me fit surtout comprendre que Fethi lui avait déjà fait part des soupçons qu'il nourrissait à mon endroit. J'étais à leur merci. Ils se soutenaient sans vergogne et je ne disposais que de bien faibles moyens pour lutter contre cette coalition : le pouvoir de séduction dont je ne mesurais pas l'étendue et que je contrôlais encore imparfaitement. En attendant que l'expérience affine mes prédispositions, je dus me contenter de minauder maladroitement :

— Maintenant aussi j'ai besoin de toi. Maintenant, surtout. Prends-moi contre toi.

Khélil me prit la main et dit en souriant :

— Viens, on va chez moi. On sera plus tranquilles.

\*

Quelques jours plus tard devait se produire un incident qui allait être l'amorce d'un rapprochement durable entre Khélil et moi.

Le soir commençait à tomber et nous rentrions tous les quatre de la place du Bardo lorsque nous passâmes devant un groupe d'adolescents. L'un d'eux dit en nous voyant :

— Tiens, ils se sont trouvé quelque chose à enculer ce soir ; vous croyez qu'ils nous le prêteront après ?

Le " quelque chose à enculer ", c'était moi. Je fis celui qui n'entendait rien et fixai mes chaussures (comme cela m'arrivait parfois, lorsque j'entendais ce genre de réflexion sur mon passage). Khélil fut le premier à réagir. Il bondit sur celui qui venait de parler :

— Il n'était pas dans nos intentions d'enculer qui que ce soit ce soir, mais maintenant que tu nous en donnes l'idée, il se pourrait que tu sois celui qui va nous soulager.

Taoufik et Fethi entourèrent Khélil afin de montrer qu'ils étaient solidaires. Je m'avançai à mon tour :

— Laisse tomber, ce n'est pas grave. Je me fiche de ce qu'ils peuvent penser.

Je posai la main sur l'épaule de Khélil, espérant que mon contact le calmerait. D'un mouvement irrité, il se dégagea et, sans me répondre, lança en direction de Fethi :

— Partez vite d'ici. On vous rejoint plus tard.

Je ne voulais pas les laisser, Taoufik et lui, mais Fethi se montra intraitable et me ramena dans notre quartier. J'avais le cœur qui battait très fort. Ils étaient nombreux et avaient l'air menaçant. On attendit une heure au carrefour devant chez moi puis je rentrai à la maison. J'étais au paroxysme de l'inquiétude et ne pus rien avaler au dîner.

À vingt heures trente, on sonna à la porte. C'était Taoufik :

— Khélil t'attend chez lui. Viens tout de suite.

En chemin je tentai d'en savoir plus, sans résultat.

Chez Khélil, je descendis directement à la cave que ses parents avaient aménagé en chambre, de façon à ce qu'il soit plus indépendant. Il était torse nu, allongé sur son lit, un gant de toilette humide posé sur l'œil gauche. Très infirmière, je me précipitai :

— Tu as mal ? Comment ça c'est passé ? Que t'ont-ils fait ?

Il me prit la main et la posa sur sa poitrine. Je sentis les battements de son cœur et cela m'émut.

— Ça s'est bien passé, ne t'inquiète pas. J'ai juste la pommette un peu abîmée.

Maintenant que je le savais hors de danger, une colère rétrospective s'emparait de moi :

— Mais pourquoi avoir répliqué ? C'est le genre de provocation qu'il vaut mieux ignorer. Ma mère dit toujours en français : la bave du crapaud n'atteint pas la blanche colombe.

— Ta mère a tort, car lorsqu'une tache souille le plumage de la colombe, on ne l'enlève pas avec de l'eau et du savon. Il fallait leur ôter l'envie de cracher sur ton passage.

— Tu as mal ?

Khélil eut un sourire qui s'acheva sur une grimace de douleur, avant de répondre :

— Beaucoup moins depuis que tu es là. Tu veux bien dire à ma mère que je dîne dans ma chambre et m'apporter de quoi manger ?

J'apportai à manger pour deux, car sa mère avait tenu à me nourrir, puis je téléphonai à la bonne pour lui dire que je dormais chez les voisins (mon père n'était toujours pas rentré) et je me blottis contre Khélil au creux de

son épaule, une main sur son ventre dur.

Ce n'est que tard dans la nuit que je parvins enfin à trouver le sommeil.

L'avantage que nous avions retiré du départ de ma mère était la plus grande liberté dont nous jouissions. Mon père était souvent en tournée, dans le pays ou à l'étranger, sinon il travaillait surtout de nuit et dormait tard dans la journée. Ses maîtresses, qui se succédaient à un rythme effréné, de par un séjour chaque fois un peu plus écourté, ne se voyaient jamais offrir l'opportunité d'asseoir leur autorité.

Il n'y avait que la bonne pour être stable depuis quelques années. Elle gérait la maison à sa guise. Elle assistait aux allées et venues des uns et des autres, savait certainement beaucoup de choses, mais ne disait jamais rien. Je crois même qu'elle avait droit à une petite place dans le lit de mon père, de temps à autre, depuis le départ de ma mère. Tout cela pour dire que je disposais de suffisamment de liberté pour découcher quelques fois.

Le lendemain de la bagarre, Khélil me réveilla de bonne heure. Il avait cours assez tôt et ne voulait pas que sa mère nous surprenne dans son lit. J'aurais bien prolongé le plaisir d'être ainsi contre lui ; son corps était chaud. C'était la première fois que je m'éveillais près d'un garçon. Je sentais les soubresauts de son érection contre ma hanche... Nous n'avions pas le temps. Je partis vite, après un dernier baiser sur les lèvres. J'avais le sentiment que nous étions déjà un couple. J'entrevis pour la première fois ce que pouvait être la vie à deux et me dis que je pourrais y trouver du bonheur, le moment venu. Il suffisait de s'aimer, le reste suivait naturellement, croyais-je avec naïveté.

Peu de temps après, mon irrésistible besoin de plaire allait prendre le pas sur l'ébauche de fidélité que j'avais senti poindre entre Khélil et moi.

Fellah et Oubaïd, les deux inséparables, me relancèrent à deux semaines de voir l'école fermer ses portes pour tout l'été. Sans doute pensaient-ils qu'il était temps de passer à l'action et que l'occasion ne se présenterait plus avant l'automne prochain. Ils voulaient que je les accompagne chez l'un d'eux, dans une ferme à quelques kilomètres du lycée. Je pris un air innocent afin de demander :

— Dans quel but, cette visite ?

— Pour te montrer. Il y a une grange avec de la paille, on y sera tranquille.

— Mais c'est loin, je n'ai pas le temps après les cours, il faut que je rentre chez moi.

— Le car no 4 nous dépose juste à côté, c'est après La Mannouba, à quinze minutes d'ici.

J'hésitai longuement. Ils étaient grands, musclés. Fellah était même poilu sur le torse et les avant-bras. Ils étaient presque des hommes et je craignais un peu de m'isoler avec eux dans une grange. Je me sentais en même temps très excité à cette idée. Je me rassurai en me disant que le danger était faible. Après tout, la ferme devait être un lieu habité. Je dis oui.

Pendant le trajet en car, je m'amusai à les frôler. Je me penchais en avant pour montrer mes fesses, moulées dans le pantalon de velours. J'en rajoutais même en me cambrant le plus possible. Je me sentais capable de mener le jeu et de leur imposer ma volonté, comme il m'arrivait parfois, pensais-je, de le faire avec le groupe.

Une fois dans la grange, je me rendis compte de la précarité de ma position. La ferme n'était pas déserte, j'y avais vu du mouvement, mais elle était assez éloignée de l'endroit où nous étions. Je souhaitai brusquement abréger ma visite :

— Maintenant que j'ai visité la grange, on peut voir la ferme ?

— Tu n'as pas encore tout vu, répondit Oubaïd, accompagnant sa remarque d'un sourire rassurant. Fellah ne disait rien. Il m'observait bizarrement, la respiration rapide. Mon pouls s'accéléra et je rougis sans cependant détourner mon regard du sien. Je savais ce qui les fascinait. Il y avait au fond de mes yeux cet éclair pervers qui laissait brièvement entrevoir de grandes capacités à satisfaire bien des envies. Un peu comme une revue érotique que l'on feuillette rapidement et dont on devine le contenu sans saisir le détail d'une pose. Éclair fugitif que mon propre miroir m'avait rendu familier, tandis que mon reflet m'avait invité à suivre la course de mes doigts, chargés de débusquer mes soupirs, fouillant, sans pudeur, les coins secrets de mon intimité, là où se dissimulaient les gémissements les plus longs.

Oubaïd me prit par la taille et m'embrassa dans le cou. Fellah ne bougeait toujours pas. Jusque-là, c'était plutôt agréable. Je posai ma main sur la poitrine d'Oubaïd, un peu pour le toucher et aussi pour le maintenir à distance. Ses pectoraux étaient très durs. Il m'attira contre lui. Les efforts que j'avais faits pour le tenir éloigné cédèrent face au désir qui s'installait dans mon ventre. Je sentis Fellah se plaquer derrière moi, ses mains sur mes hanches. Je savais que si je ne réagissais pas très vite, j'allais perdre la maîtrise de la situation. J'avais moins peur de leur audace que de la faiblesse qui me ramollissait entre leurs bras. Je tentai de me dégager, sans grande conviction. Oubaïd me retint :

— Laisse-toi aller, on veut te faire du bien. Tu vas voir comme c'est bon ! dit-il le souffle court.

Ses lèvres frôlaient déjà les miennes. Je savais que si sa bouche prenait possession de ma bouche ils pourraient disposer du reste de mon corps. Je songeai à Fethi qui n'aimait pas que j'aïlle avec d'autres garçons, à Khélil qui s'était battu pour une simple parole de travers lancée contre moi.

Je repoussai de toutes mes forces Oubaïd qui ne s'y attendait pas et qui tomba à la renverse dans la paille. Je tentai de m'enfuir mais Fellah me retint par la chemise. Je balançai ma main vers son visage. Je crois l'avoir griffé. Je courus comme un dératé vers l'arrêt du car, trois cent mètres plus loin. Je me retournai une seule fois, personne ne me suivait. Je ne ralentis pas ma course.

Une fois installé dans le car, je me rendis compte que j'avais laissé mon cartable dans la grange. Ma chemise, déchirée, dépassait de mon pantalon. Je tournai mon visage enfiévré contre la vitre et, sans quitter mon reflet des yeux, je me mis à pleurer.

## chapitre deuxième

Oubaïd me tendit mon cartable le lendemain, sans dire un mot. Fellah se tenait en retrait, une égratignure au coin de l'œil. Je n'osai pas les regarder en face. Je ne pensai pas davantage à les remercier pour le cartable. Je me tenais debout, les bras ballants, ridicule. Je ressentais comme un malaise. Ma part de responsabilité avait été grande dans cette histoire qui avait manqué mal tourner. Je m'étais montré minable, incapable de maîtriser quoi que ce soit comme j'avais imaginé pouvoir le faire.

Il m'apparaissait avec une effrayante évidence que l'échéance était imminente. Je percevais proche le jour où je n'aurais pas la volonté de repousser l'homme qui plaquerait son corps contre le mien. Je savais que je serai celui que l'on renverserait bientôt dans la paille. Je devinais la docilité dont je ferais preuve avec le prochain qui me mettrait à ses genoux. Nos poissons ne parvenaient plus à apaiser la faim que j'avais des garçons. J'avais du feu dans mes désirs et il faudrait très vite que quelqu'un les apaise.

J'étais en classe, plongé dans de mélancoliques pensées, lorsque Abdelwahab s'assit à mes côtés. La place était libre. Certains élèves profitaient du mois de juin, toujours plus détendu, pour avancer leur départ en vacances. Je le laissai s'installer, j'étais confiant. Je savais, de par les sentiments qu'il avouait me porter, qu'il était à ma merci. Prévenant, il avait même apporté une fleur cueillie en chemin. Il la sortit de son cartable pour la poser devant moi, entre mes mains restées ouvertes sur le pupitre. comme en prière, Je le regardai un peu gêné, de nouveau timide, mais son geste avait été tellement spontané que je pris le parti d'ignorer les commentaires qu'il avait fait naître autour de nous. Quelle chance que le "groupe" ne fût pas dans mon lycée. Fethi aurait fait des histoires pour la fleur. Quant à Khélil, je l'imaginai très bien se battant en duel.

Abdelwahab voulait que l'on se voit dans les mêmes conditions que l'autre jour, dans la chambre au fond du jardin. Je lui expliquai que Fethi, qui habitait en face, espionnait les allées et venues et que, étant fortement soupçonné d'attouchements illicites, la surveillance dont j'étais l'objet allait certainement se resserrer. Je ne précisai pas que Fethi lui-même profitait largement, et ce depuis deux ans et demi, de faveurs similaires. Nullement impressionné par mon argumentation, Abdelwahab insista, têtue :

— Il n'est quand même pas à sa fenêtre vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je peux passer à la nuit tombée. Et, pour ne pas éveiller les soupçons chez toi non plus, je ne sonnerai même pas. On n'a qu'à convenir à l'avance d'une heure précise à laquelle tu viendras m'ouvrir.

J'hésitai, mais son regard était implorant. J'avais encore sa fleur à la main. Voir ce grand garçon, presque un homme, complètement à ma merci fit fondre mes dernières réserves. Avant d'être tenté de revenir sur ma décision, je lâchai précipitamment :

— À vingt heures trente. Pas avant. Et ne sonne pas, je viendrai ouvrir.

À vingt heures quinze on sonnait et Ftima se leva. Je l'arrêtai d'un geste :

— Laisse, je vais voir. C'est sûrement pour moi. — Mais pourquoi sonnait-il ? Il devait attendre patiemment que je vienne ouvrir. Encore une chance que mon père fut absent. Je m'apprêtais à lui rappeler vertement notre accord de l'après-midi, lorsque, une fois la porte ouverte, je restai interdit en découvrant qu'Abdelwahab avait été étranger au retentissement de la sonnerie.

— Bonsoir mon poussin, tu es seul ? demanda Fethi, un sourire enjôleur sur les lèvres.

— Pas tout à fait, Ftima est ici et mon père ne devrait pas tarder à rentrer, il enregistre une émission à la R.T.T. Je suis fatigué, je préfère rester seul.

— Fatigué ? Justement je venais te proposer une séance de relaxation avec un expert, dit-il en pointant son pouce

vers sa poitrine.

— Fethi, s'il te plaît, ce n'est pas le moment. Demain si tu veux. Mais là, je n'ai vraiment pas envie.

— Moi, j'ai envie ! C'est ça qui compte. Ce soir il n'y a que la bonne chez toi. C'est le moment d'en profiter pour aller dans la chambre au fond du jardin. J'y suis moins souvent invité que Khélil, il me semble ?

J'eus la certitude que Khélil lui racontait tout, dans le détail, après chacun de ses passages dans cette fameuse chambre. Il est vrai que je proposais moins régulièrement à Fethi de m'y accompagner. Je n'avais pas imaginé que leur complicité était telle qu'ils se racontaient les moments d'intimité que je partageais avec l'un ou l'autre.

Le cours de mes pensées s'arrêta net lorsque je vis arriver Abdelwahab. Fethi ne pouvait le reconnaître. Il ne l'avait vu qu'une fois et cela s'était produit à une distance qui ne permettait pas de l'identifier.

Je fis les présentations en bafouillant. Fethi dit :

— C'est ça que tu appelles ne pas avoir envie ? Es-tu sûr de préférer rester seul, ce soir ?

Sa mâchoire se contractait sous la colère et ses yeux jetaient des éclairs.

— Qui est-ce ? demanda Abdelwahab. Fethi ne me laissa pas le temps de répondre. Il rétorqua, assez sèchement :

— Que fais-tu ici ? Tu n'es pas du quartier, d'où connais-tu Sofiène ?

Abdelwahab me lança un regard interrogateur. Il devait se demander s'il fallait un permis spécial de circulation pour venir dans ce coin. Une fois de plus, je n'eus pas le temps de répondre ; la lumière de la véranda s'alluma et Ftima appela :

— Tu viens, Sofi ? Le film va commencer.

— Pas tout de suite, je discute avec des copains. J'arrive dans un instant.

La lumière s'éteignit.

— C'est fini de faire du scandale ? Fethi, arrête ton cirque tout de suite, tu vas finir par ameuter le quartier.

— Alors entrons, on sera plus tranquille dans le jardin.

Il nous poussa tous les deux et referma la porte derrière lui. J'ignorais toujours où il voulait en venir. Abdelwahab semblait dubitatif, mais ne faisait pas un geste pour partir. Fethi dit :

— La chambre du fond, s'il te plaît ? Nous te suivons.

Une fois sur place, je demandai à Fethi ce qu'il attendait de moi :

— Ce jeune homme a fait une longue marche pour venir te voir. Tu ne vas pas le décevoir maintenant ?

— Et tu vas regarder ? demanda Abdelwahab, pas certain d'avoir compris.

— Mais ça ne va pas, Fethi ? Tu joues au voyeur maintenant ?

J'étais outré de ce qu'il osait exiger de moi.

— Si vous ne vous exécutez pas, je vais dire à la bonne que je viens de vous surprendre tout nus dans cette chambre en train de vous enculer. Je pense qu'elle me croira sur parole et ne viendra pas vérifier.

Abdelwahab serra les poings et s'avança, menaçant, vers Fethi qui ne fit pas un geste pour se défendre. Je retins Abdelwahab. Je le regardai, implorant. J'étais fatigué de toutes ces histoires, je voulais en finir et que chacun rentre chez soi. Il vit mon désespoir et me prit dans ses bras. Il me caressa les cheveux, m'embrassa le visage, le cou. Fethi ne prononçait pas un mot. Il était appuyé contre le mur, les bras croisés, et nous regardait en se passant la langue sur les lèvres. Abdelwahab ôta sa chemise, et m'aida à retirer la mienne. Fethi se caressait l'entre-jambe et commençait à déboucler sa ceinture. Nous nous allongeâmes sur l'étroit matelas de la balancelle que nous rentrions le soir, à cause de l'humidité. J'étais sur Abdelwahab qui m'embrassait toujours en gémissant. Je ne sais plus combien de temps cela dura. Nous avions oublié la présence de Fethi. Je sentis un liquide gicler sur mon dos. Il s'était masturbé au dessus de nous. Puis nous l'entendîmes quitter la pièce et s'éloigner dans le jardin. Pour la seconde fois cette semaine, un garçon fut responsable des larmes brûlantes que ma honte laissa couler le long de mes joues. Abdelwahab me serra un peu plus fort contre lui. Dans son mouvement il sentit le liquide gluant et s'essuya la main, dégouté, sur le matelas de la balancelle.

— Le salaud ! Il le paiera, ne t'en fais pas.

En attendant, c'était Fethi qui m'avait fait payer mon infidélité envers le groupe. J'espérais qu'il ne parlerait pas à Khélil...

De longues minutes après avoir pris congé d'Abdelwahab, je me décidai à aller regarder à la télé un film dont je n'avais pas vu la première partie et dont la fin ne put retenir la moindre parcelle de mon attention, malgré l'enthousiasme de Ftima à me narrer le déroulement de l'intrigue.

Dans un verre d'eau, posé sur le buffet de la salle à manger, il y avait une fleur qui avait été cueillie pour moi le jour même, sur le chemin de l'école. Sa corolle pendait au bout d'une tige ramollie par l'agonie. Je la jetai dans la poubelle sous l'évier de la cuisine, en murmurant quelques paroles pour son repos. De nouveau, j'eus envie de pleurer.

\*

Vers la mi juin, ma mère et Hédi s'envolèrent pour Paris. Afin de me consoler de mon chagrin, ma mère me remit les clés de son studio pour que je puisse m'y isoler de temps à autre. Son geste n'apporta qu'une faible éclaircie dans la grisaille de mes pensées. Alors elle me rappela que je devais les rejoindre au début de juillet, et que j'irai ensuite passer un mois en Normandie, chez mes grands-parents.

— C'est quand même dans plus de quinze jours. Qu'est-ce que je vais faire d'ici là ? dis-je la lèvre boudeuse et le regard d'un chien battu.

— Écoute Sofi, sois raisonnable, tu dois encore aller à l'école pendant quelques jours, et moi j'ai mille démarches administratives à entreprendre pour la rentrée de ton frère. Je ne pars pas pour m'amuser, tu sais ?

Oui, je savais, bien sûr que je savais. Ma mère partait faire inscrire mon plus jeune frère à l'hôpital Raymond Poincaré. Il devait y demeurer toute une année afin d'y être soigné (il allait subir de nombreuses interventions chirurgicales : il souffrait d'une maladie osseuse assez rare), tout en gardant la possibilité de suivre une scolarité normale.

À quinze ans, la compassion est un sentiment inconnu. L'égoïsme de cet âge-là s'exprime avec trop de naturel pour ne pas être considéré avec indulgence. Je ne voyais pas les bouleversements que cela allait entraîner dans la vie de ceux que j'aimais, ni le désespoir dans lequel cet éloignement forcé devait plonger mon petit frère. Je ne voyais que mon propre effondrement à me croire ainsi abandonné. Je devais paraître assez déprimé car ma mère, particulièrement souriante, avança l'ultime atout :

— J'ai obtenu, pour la rentrée, le deux-pièces que j'avais demandé. Tu t'installeras avec moi à Tunis. Ton père le sait, il est d'accord.

Ce dernier argument ramena du bonheur sur mon visage. J'allais enfin avoir ma mère pour moi tout seul. Une fois de plus, cette atroce légèreté, que mon jeune âge excusait à peine, plaçait au second plan tout ce qui n'était pas moi. L'éclatement familial n'était plus vécu comme un drame qui m'éloignait de ma mère. Mon rapprochement d'elle en devenait même la conséquence.

Je la serrai très fort contre moi, embrassai Hédi et les regardai partir, le cœur de nouveau lourd. En les observant qui s'éloignaient, je me sentis redevenir petit garçon. Un enfant inquiet que de multiples témoignages d'amour ne parvenaient plus à apaiser.

Je n'avais plus qu'à rentrer au Bardo, rejoindre les deux autres éléments masculins avec lesquels je me sentais si peu d'affinités : mon père et Aâdel, mon frère aîné.

Il régnait, en revanche, entre le père et le fils, une complicité que je n'avais jamais été invité à partager. Je me sentais exclu de ces liens qui les unissaient et qu'avait tissé une mentalité identique, une vision machiste, sans nuances, des choses de la vie. Je me tournais alors vers la seule représentante de la gent féminine qui supervisait tout dans la maison du Bardo, Ftima. Elle savait voir ma détresse. Elle savait prendre le temps de me reconforter. Lorsqu'elle m'invitait à me laisser aller contre elle et que j'enfouissais mon visage dans son opulente poitrine, elle me caressait doucement le dos et, posant ses lèvres sur ma tête, elle débitait des phrases sans fin où se mêlaient des mots tendres que je comprenais et d'autres, en langage bédouin, dont je ne saisissais pas toujours le sens. Peu importait que je comprenne ou non la totalité de son monologue, la douce mélodie qu'elle accompagnait d'un léger balancement du corps, ainsi que la chaleur de son souffle sur mes cheveux, me soulageaient immanquablement de mes peines et je somnolais sans vergogne tranquilisé entre ses bras tandis qu'elle me couvrait, afin que je ne prenne pas froid, d'une partie de ses nombreux jupons qui sentaient bon les épices.

\*

Le dernier jour d'école correspondait, cette année, au jour de mon anniversaire. Ma mère n'avait pas envoyé de carte pour souligner ce jour particulier qui couronnait pour moi quinze années d'existence. Pourtant, elle n'avait pu oublier, puisque c'était aussi l'anniversaire d'Hédi. Il était né un vingt juin, deux ans, jour pour jour, après moi. Les cours n'ayant eu lieu que dans la matinée, Taoufik vint me chercher en début d'après-midi pour aller au cinéma. Il s'était souvenu de mon anniversaire et avait apporté une pâtisserie. Cela me toucha beaucoup.

Je savais que Fethi et sa famille avaient déjà migré vers la côte sahélienne pour l'été, mais je m'étonnai de l'absence de Khélil et réclamai aussitôt des explications :

— Il nous attend devant le cinéma, on a rendez-vous à quinze heures. C'est un western avec Clint Eastwood.

Nous arrivâmes à l'heure dite devant le cinéma. Khélil attendait. Il n'était pas seul. Une fille l'accompagnait. Une très jolie brune. Je ne comprenais pas ce qui avait poussé Khélil à l'amener avec lui. Devant mon attitude, dans

un premier temps figé par la surprise mais à laquelle la colère ne tarda pas à redonner vie, il murmura à mon oreille :

— Bon anniversaire mon cœur, voici ton cadeau.

Il désignait la fille qu'il présentait comme étant Amal, une camarade d'école très sympa et, surtout, très libérée. Il dut remarquer à ce moment-là les éclairs peu rassurants qui s'allumèrent dans mes yeux, car il ajouta précipitamment :

— Je t'expliquerai plus tard. Viens, le film va commencer.

Naturellement, dans la salle du Colisée, le cinéma le plus moderne de Tunis, il installa Amal entre nous. Taoufik s'assit sur ma droite. Les questions se bousculaient dans ma tête. Mon cadeau d'anniversaire, cette fille ? Que signifiait tout ceci ? Était-ce sa petite amie ? Que voulait-il dire par libérée ? Je n'y comprenais rien et j'avais hâte d'être à plus tard pour avoir des détails sur tout ce cirque. Je comptais bien exiger une explication rationnelle, et il avait intérêt à avoir des arguments solides, s'il ne voulait pas me voir libérer devant lui les furies que dissimulait habituellement ma douceur légendaire.

En attendant, je me lançai dans une discussion à bâton rompu avec Taoufik sur tous les films avec Clint Eastwood que nous avons vus ensemble et, du coup, j'ignorai complètement ce qui se passait sur ma gauche. Après tout, c'était Khélil qui avait amené cette chose. Il n'avait qu'à l'assumer.

Autant j'avais englouti le cadeau de Taoufik avec gourmandise, autant celui de Khélil pouvait attendre pour que je morde dedans.

La lumière s'éteignit et Khélil mit son bras sur le dossier du siège d'Amal. J'en frémissais de rage : il n'allait quand même pas flirter sous mes yeux ? Je me promettais de quitter la salle si cela se vérifiait.

J'en étais là de mes réflexions quand je sentis sa main me caresser l'épaule. C'était encore plus fort que je ne l'avais supposé ! Son culot dépassait l'imagination ! Non seulement il nous imposait cette pauvre fille, mais sous prétexte de l'entourer de son bras, il en profitait pour me toucher. J'attrapai sa main et la plaquai violemment sur l'épaule de sa compagne qui se tourna vers moi, un peu surprise. Je me rapprochai de Taoufik afin de me mettre hors de portée de Khélil.

Je le vis croiser les bras, peut-être pour montrer que ses mains resteraient inoccupées, bien en vue sur sa poitrine, puisque je lui interdisais de me toucher. Pendant un instant, il ne regarda plus l'écran, renversa la tête en arrière et regarda fixement le plafond. Amal se pencha vers lui et chuchota quelque chose. Sans la regarder il fit un geste vague avant de croiser de nouveau les bras.

Le film terminé, Khélil congédia Amal, lui disant qu'il l'appellerait le lendemain (ah bon !), et nous allâmes nous installer à la terrasse du café de Paris. J'attendais des explications de la part de Khélil, mais je m'étais juré de ne pas parler le premier. Je discutais avec Taoufik de mon prochain départ pour Paris, quand Khélil nous interrompit :

— Sofiène, elle te plaît ?

— Qui, Amal ? Pour quelle raison devrait-elle me plaire ? Je n'ai rien à faire de cette fille ; d'abord qui est-ce ? Ta copine ? Ça fait longtemps que vous sortez ensemble ? Tu aurais pu m'en parler plus tôt, espèce d'hypocrite !

— Calme-toi, ce n'est pas ma copine. Je la connais du lycée comme je te l'ai expliqué et c'est pour toi que je l'ai draguée, parce qu'elle a la réputation de ne pas être farouche. Tu n'auras pas beaucoup d'efforts à faire pour coucher avec elle.

— Coucher avec elle ? Tu es sérieux ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire !

— Moi aussi je peux coucher avec elle ? demanda Taoufik qui, devant mon énervement, avait préféré, jusqu'à présent, rester en dehors de la conversation.

— Je te la laisse, ne t'inquiète pas. Tu n'auras qu'à la partager avec l'autre imbécile !

Puis, me tournant de nouveau vers Khélil :

— Je suis désolé, mais je ne veux pas de ton cadeau. Si tu souhaites te débarrasser de moi, il y a d'autres moyens, moins tortueux. Demande-moi, plus simplement, d'aller me faire voir ailleurs, je te laisserai tranquille !

— Ne dis pas de bêtises. Aujourd'hui tu as quinze ans et j'ai pensé qu'il était temps pour toi d'abandonner certains jeux d'adolescents, de te bâtir une réputation et de faire taire les racontars. Il n'y a qu'une fille qui pourrait t'y aider.

J'étais atterré ! Ainsi il voulait vraiment se débarrasser de moi ! Je n'étais pour lui qu'un adolescent avec lequel il s'amusait.

— Tu serais prêt à renoncer à moi, rien que pour faire taire des racontars ? Tu serais prêt à renier nos poissons, rien que pour me bâtir une réputation ?

Je dis ces mots à voix basse, comme pour moi-même, le regard perdu dans le lointain. Puis je le regardai fixe-

ment et, comme il ne répondait rien, je répétais :

— Tu serais prêt à me perdre ? Sois sincère, tu serais prêt à me perdre définitivement ?

Il baissa les yeux avant de préciser :

— Tu n'es pas obligé.

Ce soir-là, le messenger Taoufik vint me chercher :

— Khélil aimerait te voir, tu peux venir ?

Je notai les mots employés par Taoufik et que n'accompagnait plus le ton péremptoire habituel. Pourtant, la veille encore, il aurait dit : " Khélil VEUT te voir, VIENS, il t'attend ! "

Il était dans sa " chambre-cave " et me fit signe d'approcher :

— Regarde, j'ai quelque chose pour toi.

— Si c'est une autre de tes surprises, je préfère m'en passer. J'ai eu mon compte d'émotions pour aujourd'hui.

— Ouvre ce paquet. C'est ton vrai cadeau d'anniversaire.

— Parce que cet après-midi, il s'agissait d'une plaisanterie ? Ça ne m'a pas fait rire du tout.

Je déchirai quand même le papier du paquet qu'il me tendait.

Il y avait une gourmette en argent, gravée au prénom de... Khélil. C'était la gourmette qu'il avait reçue de ses parents pour son anniversaire, l'hiver précédent.

— Je ne peux pas accepter. Tes parents vont s'apercevoir de sa disparition. C'est un objet de valeur. Je ne peux vraiment pas...

— Un objet de valeur pour quelqu'un de cher. Ne discute pas et accepte ce que je t'offre. Quant à mes parents, je m'arrangerai, ne t'inquiète pas. Avec cette gourmette, je sais que tu penseras à moi... longtemps.

Après avoir téléphoné chez moi, pour dire que je ne rentrais pas, je descendis retrouver Khélil. Il s'était déshabillé. Je le rejoignis au lit et me blottis dans ses bras. Nous avions retiré nos slips. Je pouvais sentir sa chair, dure, prête à percer la mienne. J'étais sur le dos. Lui, penché au dessus de moi, me regardait d'un air tendre. J'avais une main derrière sa nuque et l'autre sur sa hanche. Il souriait.

— Khélil, ne me fais plus mal. Ne me jette pas dans les bras de quelqu'un d'autre. Je ne veux que toi. S'il te plaît protège-moi, garde-moi ! Je te donne tout. Je te donne... moi. Je t'en prie... ne me repousse pas !

Mon bassin ondulait sous son poids, rythmé par mes supplications. Ma voix s'amenuisait au fur et à mesure que le désir me nouait la gorge. Il accentua la pression de son corps contre le mien et posa ses lèvres sur mon oreille. Tout en léchant délicatement celle-ci, il murmura d'une voix rauque, enveloppante :

— Ne t'inquiète pas, je ne permettrais plus qu'un autre t'approche. Et comment te repousser quand ton corps est si chaud et ta peau si douce, quand ta requête est appuyée d'un tel regard ? Il ne me viendrait même pas à l'idée de ne pas te cueillir, et encore moins de ne pas te garder, pour moi... rien que pour moi !

Khélil devait me faire un autre cadeau qui allait graver son image plus sûrement que sa gourmette, et pas seulement dans ma mémoire. Cette nuit-là, c'est également dans ma chair qu'il planta, à tout jamais, le souvenir de la première fois. La nuit de mes quinze ans, Khélil posséda mon corps en même temps qu'il s'aliénait mon âme. Lui n'avait pas encore dix-sept ans.

Nous sommes deux enfants, nous avons fait une folie.

Yvonne De Galais— Le Grand Meaulnes (d'Alain-Fournier).

\*

Khélil racontait à ses parents qu'il dormait chez moi, et je disais à Ftima que je dormais chez Khélil, puis nous courions nous réfugier dans les bras l'un de l'autre... chez ma mère, grâce à la clé qu'elle m'avait laissée. Il n'y avait guère de chance que nos familles l'apprennent car elles se fréquentaient peu. Nous réapparaissons systématiquement dans la matinée afin d'éviter qu'une absence prolongée ne sème l'inquiétude chez nous et n'entraîne des questions gênantes.

Chez moi, je savais qu'il n'y aurait pas d'inquiétude. Je savais qu'il n'y aurait pas de questions gênantes non plus. Nous vivions comme un couple. Il ne parlait plus d'Amal ni de sauver ma réputation. Il me faisait accéder à un statut qui me transformait. Dans ce monde nouveau, j'avais le sentiment de dominer mes semblables. Je me sentais grandi, invincible. Rien ne me paraissait impossible. Tout ce que je voyais était plus beau, tout ce que je faisais semblait plus facile à exécuter. Je pouvais tout espérer. J'aurais pu tout oser.

Le premier matin, c'est lui qui prépara le petit déjeuner. Je le regardais faire du fond du canapé-lit. L'avantage d'un studio, c'est que l'on voit tout du fond de son lit. Il déposa ensuite le plateau sur mes genoux et s'assit près

de moi. Il souriait, satisfait de me découvrir à sa portée, heureux de me savoir à sa disposition. Qu'il était bon d'ouvrir les yeux sur son image et d'en profiter dès les premières heures de la journée. Nous ne nous quittions pas du regard. Tous deux éprouvions le besoin de nous assurer que l'autre était réel. Tous deux tremblions de voir l'image de l'autre s'évanouir dans les brumes d'un réveil qui aurait succédé à un rêve trop beau. Il m'aimait. Il me touchait. Il aimait me toucher et j'aimais ses mains, puis ses yeux lorsqu'il les posait sur moi. J'aimais sa bouche aussi qu'il promenait en divers endroits de mon corps qu'il nommait ensuite, dans un murmure et sans en détacher les lèvres. Longtemps après, ma peau frissonnait encore du souvenir qu'elle en gardait. Khélil savait me combler de sa tendresse, de son affection, de son amour. J'avais l'impression d'avoir lu si peu d'amour dans les regards qui avaient croisé le mien. Je recevais tous ses gestes comme un baume sur ma sensibilité malmenée. Mon bonheur atteignait la perfection.

Trois jours après mon anniversaire, je reçus enfin une lettre de Paris. Ma mère m'annonçait qu'Hédi était inscrit à l'hôpital Raymond Poincaré. Je crois qu'elle était soulagée de le savoir en de bonnes mains.

Je devais rappeler à mon père de prendre mon billet d'avion. Il était déjà au courant, mais sa fâcheuse tendance à oublier les dépenses qu'il devait engager pour sa famille nous avait rendu insistants.

J'étais rassuré sur le sort de ma mère et de mon frère. Elle n'avait pas oublié mon anniversaire. Elle espérait que j'avais fêté dignement mes quinze ans. Oui, maman. Dignement était le mot qui convenait. Je n'avais même pas crié. Je t'expliquerai un jour !

J'allais pouvoir savourer mon bonheur tout neuf avec Khélil. Nous avions projeté d'aller à la plage d'Amilcar, en tête à tête, car Taoufik, suivant en cela l'exemple de Fethi, était parti en villégiature avec sa famille. Khélil ne devait quitter Tunis que vers le dix juillet.

Les jours suivants furent également consacrés à la plage, toujours à Amilcar près de Carthage. Une fois, je tombai sur Mohamed-Ali et sa famille. Je ne l'avais pas revu depuis plusieurs semaines. Je devais même reconnaître qu'il m'était sorti de l'esprit, ma nouvelle condition ayant occulté tout ce qui n'était pas Khélil. Sur l'instant, je craignis d'être bouleversé par sa soudaine apparition tandis que j'évoquais, brièvement, le souvenir des sentiments passionnels qu'il m'avait inspirés il n'y avait pas si longtemps.

Il m'adressa un petit signe, de loin, accompagné d'un sourire que je lui rendis. Je ne pus m'empêcher de le trouver magnifique et mon regard s'attarda plus qu'il n'aurait dû sur son corps, finement musclé. Pourtant, à peine Khélil me tendait-il ma serviette de plage en plissant les yeux dans le soleil et me demandait si je l'aimais que, de nouveau, mon attention ne fut plus retenue que par lui. Non, décidément, Mohamed-Ali ne faisait plus le poids. Bien sûr que j'aimais Khélil. Je ne m'étais pas donné sur un coup de tête. Il était celui qui devait être le premier et je ne pouvais ni ne voulais faire autrement que de me réserver pour lui seul. Et ce, depuis le jour de mes quinze ans. Je dirais même, tant les bouleversements qui m'animaient étaient profonds, que je me sentais sa femme. Nous étions immergés dans le bonheur et l'insouciance qui entourent généralement les premiers jours qui suivent les noces d'un jeune couple.

Nous louâmes un pédalo. La mer était tiède. Sa surface, à peine ondulée, balançait notre progression vers le large. Nous nous baignâmes. Nous chahutâmes et il m'embrassa, dans l'eau. Il me caressa aussi, puis nous remontâmes sur le pédalo. J'entrepris de lécher l'eau qu'il avait sur le corps. Ma langue s'attarda sur la bosse de son maillot de bain. Je levai vers lui un regard implorant, la bouche toujours ouverte, et une main posée sur chacune de ses cuisses. J'avais le regard du chiot qui réclame sa pitance :

— J'ai envie de toi. J'aimerais que tu me prennes encore.

Il se tourna vers la plage, mince ruban blanc à l'horizon, coincée entre le bleu azur immobile d'un ciel limpide et une mer, turquoise, et toujours en mouvement. Personne ne pouvait nous voir. Cependant, encore traumatisé par notre "nuit de noces", il répondit :

— Tu n'es pas prêt. Tu as eu très mal la dernière fois, on va attendre quelques jours. Tu n'imagines pas à quel point j'ai envie de prendre encore ton corps, mais je ne voudrais pas te blesser. Je m'en suis trop voulu. Je t'aime et je veux te donner du plaisir, pas de la souffrance. Je ne veux plus voir couler ton sang. Je ne veux pas en être la cause.

Il est vrai que le vingt et un juin au matin, le drap aurait pu être exposé dans la cour, tant celui-ci avait été maculé de sang.

Il est vrai aussi que j'avais eu très mal. Le sexe de Khélil m'avait paru énorme lorsqu'il l'avait introduit en moi. J'avais eu l'impression qu'il me déchirait. Et il m'avait déchiré en s'installant dans mes entrailles. Pourtant, je ne m'étais pas plaint, préférant mordre l'oreiller et subir cette première pénétration dans l'entièreté de son déroulement. Je n'avais pas souhaité décevoir Khélil, en lui demandant d'interrompre de cuisants assauts qui semblaient

lui procurer tellement de plaisir. Une fois mon supplice terminé, j'avais été surpris d'avoir autant saigné. Khélil, inquiet, n'avait su que faire à part me questionner d'un ton affolé, sur mon état de santé. Je n'avais rien répondu, très impressionné moi-même par la vue du sang. La pâleur qui avait envahi mes traits, soulignant sans indulgence aucune les cernes de mes yeux, avait achevé de le bouleverser.

On avait lavé le drap en cachette, ensuite j'avais acheté une pommade cicatrisante à la pharmacie.

La douleur, qui avait été jusqu'à présent si vive, commençait tout juste à s'estomper et pourtant, sur le pédalo, à peine rétabli, je m'étais offert de nouveau à mon bourreau. Je remerciai silencieusement Khélil d'être raisonnable pour deux, et nous reprîmes la direction de la plage, lui, tenant le gouvernail, ma main reposant sur la sienne. Les mouettes qui nous accompagnaient emplissaient le ciel de leurs "youyou" stridents, s'improvisant les demoiselles d'honneur d'une drôle de noce. J'avais l'impression que Khélil me menait à l'autel et que le sillage laissé derrière nous était ma traîne de mariée; voile d'écume que le soleil avait brodé de ses éclats et que soutenait, avec nonchalance, une houle qui ondulait à l'infini.

Un matin, Khélil quitta avant moi la rue Caton, pour Le Bardo. Son père avait besoin de ses services de bonne heure.

Quand je partis du studio à mon tour, une heure plus tard, je croisai deux garçons, debout au coin de la rue, qui discutaient. L'un d'eux, à mon approche, dit à son compagnon :

— Regarde ce qui arrive ! C'est un garçon ou c'est une fille ?

— Je parie que si on lui posait la question, lui-même ne saurait que répondre !

Je fis comme si je n'avais rien entendu, le regard fixé sur un point imaginaire devant moi. Ainsi, moi-même serais hésitant sur la réponse à apporter ? Ce qui revenait à dire que je n'étais ni un garçon, ni une fille. En fait, je n'étais rien du tout.

Quelques jours plus tôt, la réflexion que je venais d'entendre m'aurait plongé dans une profonde détresse. Ce matin-là, je savais que j'étais apprécié. Ce que pouvaient penser les autres me laissait indifférent, désormais. Je les savais incapables de comprendre. L'amour que l'on me portait me plaçait bien au dessus de ces bassesses. Mes sentiments formaient un invincible bouclier qui mettait ma sensibilité à l'abri des semelles d'autrui. Grâce à Khélil, je relevais avec courage le défi que me lançait la nature, MA nature.

Je redressai donc le menton, rejetai les épaules en arrière et, allongeant le pas, je me dirigeai vers l'arrêt du car, tout en me félicitant que Khélil soit parti une heure plus tôt. Autrement, j'aurais été bon pour soigner un autre œil au beurre noir.

Pour une fois, mon père était à la maison. Il prenait son café dans sa chambre et m'appela :

— Tu n'es pas souvent chez nous ces derniers temps, mon fils. Où traînes-tu comme ça toute la journée ?

— C'est les vacances, papa ! Je sors avec des copains. On va à la plage. On se ballade.

— Fais voir un peu ce que tu as au poignet ?

Il avait aperçu la gourmette avec le prénom de Khélil.

— C'est un copain qui me l'a prêtée. Je l'ai trouvée jolie, mais il ne faudra pas que j'oublie de la lui rendre.

— Ah ! oui, Khélil ! Ftima m'a dit que tu dormais chez lui ces temps-ci. Ne vas pas perdre sa gourmette surtout, je ne voudrais pas avoir à la rembourser.

— Maman t'a déjà dit, je crois, pour mon billet d'avion. Il faudrait que tu réserves une place pour le cinq juillet. J'étais toujours gêné de réclamer quelque chose à mon père. Il ne donnait jamais rien sans se faire prier. Sa réponse me décontenança :

— C'est déjà fait. Ma secrétaire ira chercher le billet à l'agence, lundi prochain.

— Merci, papa. — Profitant d'une bienveillance aussi inhabituelle qu'inespérée, je m'empressai d'ajouter :

— Il me faudrait de l'argent. J'ai beaucoup pris le T.G.M pour aller à Amilcar ces derniers jours, et je n'ai plus un sou.

En fait, ma mère m'avait laissé de quoi faire face à de menues dépenses, avant de partir, mais la cagnotte commençait à fondre dangereusement. Il me surprit de nouveau en mettant la main à la poche pour en sortir deux dinars, sans même accompagner son geste de la sempiternelle recommandation de restreindre mes dépenses. Il précisa juste :

— J'aimerais que tu sois là ce soir, mon fils. Je ne travaillerai pas et j'ai envie de vous voir, ton frère et toi. On pourrait aller au restaurant, ça te plairait ?

— Pas de problème, je serai là. À ce soir.

Je l'embrassai et, tandis que je m'apprêtais à quitter sa chambre, il dit :

— Si tu veux aller chez le coiffeur, n'hésite pas à me demander une rallonge. On va bientôt te voir porter des tresses.

Je haussai les épaules que commençaient à effleurer des boucles brunes, puis, accompagnant mon sourire d'un vague geste de la main, je sortis afin de prévenir Khélil que ma soirée ne lui serait pas consacrée. Il repeignait le garage avec son père et je ne pus m'entretenir longtemps avec lui.

— Cet après-midi, j'irai faire des courses que je déposerai rue Caton. On pourra ainsi dîner au studio demain soir, tous les deux, en amoureux. Ça te dit ?

— Rien que tous les deux ? Quelle horreur !

Je fronçai les sourcils et mes doigts s'avancèrent pour le pincer. Il s'empressa de démentir :

— Mais bien sûr que ça me dit ! J'ai hâte d'être à demain soir. Je vais penser à toi à chaque coup de pinceau.

Puis il articula, sans les prononcer, les mots je t'aime.

— J'espère que tu vas donner des milliers de coups de pinceau dans les prochaines vingt-quatre heures.

Je dessinai un baiser avec les lèvres et retournai à la maison. N'ayant pas envie de me promener sans Khélil, et afin de passer le temps, je revêtis un short, m'armait d'un balai et d'un tuyau d'arrosage et entrepris de nettoyer du sol au plafond... la chambre au fond du jardin.

Je compris mieux, le soir venu, la raison de la bienveillance de mon père. Il avait quelqu'un à nous présenter : Deborah, une jeune Américaine de vingt-huit ans, grande, rousse, fort jolie. Elle était de passage en Tunisie pour un été. Mon père l'avait rencontrée dans un hôtel où il animait une soirée.

Le plat de poisson que nous dégustâmes sur le port de La Goulette était délicieux. Mon père, d'une humeur charmante, nous fit beaucoup rire et Aâdel était béat d'admiration devant Deborah. À dix-huit ans, il semblait mieux s'accorder avec l'Américaine que mon père, si peu à son avantage aux côtés de tant de grâce et de beauté, lesquelles ne faisaient que souligner leurs différences.

Malgré l'absence de Khélil et grâce au trouble équivoque que mon frère et Deborah firent planer sur notre dîner, je ne m'ennuyai pas un instant.

Au retour, nous nous arrê tâmes pour manger une glace chez Salem, à La Marsa, là où tout Tunis se bouscule dès le retour des beaux jours.

Lorsque plus tard, tombant de sommeil, je me glissai dans les draps, je rêvai qu'un corps chaud se collait au mien. Je rêvai de Khélil.

\*

Ce garçon n'était pas comme moi, je le sentais. Je le voyais aussi. À la plage, par exemple, son regard suivait le déhanchement chaloupé des filles en bikini. Le mien se portait plus volontiers sur les jeunes gens. Khélil ne les remarquait même pas, sauf s'il repérait mon regard appuyé et qu'il en suivait la trajectoire. Il prenait alors mon menton entre ses doigts et, déviant mon regard de ces objets de convoitise, il faisait "non" de la tête tout en me souriant.

Khélil n'aimait pas les garçons. Il m'aimait, moi.

Je ne savais pas si je devais me réjouir de lui inspirer ces sentiments uniques (au moins avais-je la certitude qu'il ne me trahirait pas dans d'autres bras masculins), ou si je devais me soucier d'une éventuelle rivale féminine contre laquelle il m'aurait paru déraisonnable d'engager la lutte.

Malgré mes craintes, et contrairement aux réactions que suscitait chez lui une attitude similaire, je ne disais rien lorsqu'il se retournait parfois pour admirer la croupe d'une femme. Je savais que son instinct serait sorti vainqueur de la lutte qu'il aurait fallu engager pour le détourner d'un programme, inscrit depuis la nuit des temps dans ses gènes. Mais je savais aussi que j'avais des moyens pour le satisfaire et tenter de me l'attacher le plus longtemps possible, jusqu'au jour où je n'aurais plus eu qu'à m'effacer devant l'épouse, installée sur un trône d'où m'aurait chassé son impérieux besoin de fonder un foyer et d'assurer sa descendance.

Après la plage, nous allâmes rue Caton. J'appelai Ftima pour la prévenir que je ne rentrais pas et Khélil fit de même auprès de sa mère, puis je confectionnai une énorme salade. Il faisait trop chaud pour consommer autre chose. Je me décidai même à ouvrir cette bouteille de champagne qui me narguait dans le bas du réfrigérateur depuis dix jours que nous venions ici.

Nous étions déjà pas mal grisés quand je demandai à Khélil de s'allonger sur le sol. Il était torse nu. Je lui baisai les lèvres, puis j'entrepris une lente descente, le long du menton et du cou, jusqu'au ventre. Je fis glisser la fermeture éclair de sa braguette afin de libérer son sexe, durci par le désir, et je le léchai comme on le fait d'une glace. C'était la première fois que j'attaquais sa virilité sous cet angle. Ses gémissements me rassurèrent sur le bien fondé de mon initiative.

Je le pris alors dans la bouche, en un voluptueux va-et-vient, prenant soin de ne pas le blesser. Je savais, pour être doté d'un semblable attribut, que cet objet était bien délicat. Il ne tarda pas à éjaculer. Je fus un peu surpris

par l'amertume de son sperme, que j'avalai sans dégoût aucun, mon amour pour lui y étant pour beaucoup car, venant de tout autre, je crois que j'aurais vomi.

Souriant de bien-être, il me serra contre lui et, s'approchant de mon oreille, murmura :

— Tu es une vraie sorcière.

À mon tour, je me mis à sourire en me blottissant plus profondément au creux de son épaule. Non, je n'étais pas une sorcière. J'avais simplement décidé de me l'attacher... le plus longtemps possible. J'en étais encore à échafauder des plans diaboliques, afin qu'il ne trouve jamais ailleurs de plus tendres félicités, quand il interrompit mes pensées par une demande pour le moins insolite :

— Sofiène, mon cœur, je voudrais t'épouser.

Et craignant, certainement, que je n'objecte que notre jeunesse était un obstacle à un tel projet, il ajouta :

— Plus tard, bien sûr. Quand nous aurons fini nos études.

Je le regardai, ébahi et touché par tant de naïveté :

— Mais, Khélil, ce ne sont pas les études qui forment l'obstacle majeur à notre union. Tu oublies que nous sommes deux garçons ? Tu as trop forcé sur le champagne, je crois. Tu commences à délirer.

— Je ne suis pas saoul, je t'assure. Je sais ce que je dis. Puisque d'avoir le même sexe est un obstacle au mariage, tu vas en changer. C'est aussi simple. Regarde-toi, à part ta queue tu n'as rien d'un homme ; ça ne devrait pas être compliqué de te transformer. Tu n'as pas de poils sur le corps, ni sur le visage. Ta peau est douce comme celle d'une fille. Avec tes cheveux longs et la finesse de tes traits, tout le monde te prend pour une fille. Tu as la taille marquée et j'ai même l'impression que tes seins commencent à poindre

En disant cela il caressait mes aréoles qui effectivement étaient larges, gonflées et très sensibles au toucher. Il est vrai qu'on distinguait un léger relief lorsque je mettais un t-shirt un peu moulant, mais de là à dire que ma poitrine pointait... Je penchais plutôt pour un bouleversement hormonal dû à la puberté. J'avais entendu ma mère employer un jour cette expression, sans savoir si c'est de moi qu'il s'était agit.

Je ne savais plus que penser. J'avais envisagé plein de possibilités pour garder Khélil, mais je m'étais toujours vu cédant la place devant celle qu'il aurait fini par prendre pour épouse, quitte à rester secrètement son amant.

Jamais, dans mes rêves les plus audacieux, je ne m'étais vu dans la peau de ladite épouse. Même s'il me plaisait d'imaginer que j'étais à lui, que j'étais sa femme.

Ses caresses sur mes seins commençaient à faire sentir leur effet. Je ne m'étais préoccupé que de son plaisir et mon désir était encore vivace. Je commençai à m'étirer comme une chatte ; sa bouche avait remplacé ses doigts. Quelques minutes plus tard, il me pénétrait pour la seconde fois depuis le vingt juin. Il était moins impatient et cela dura un moment.

J'eus mal, très mal, au moins autant que le jour de mon anniversaire. Mais je me faisais un devoir de satisfaire son désir. Je devais me soumettre à ses assauts virils. Ces pensées de soumission, cette idée que l'homme que j'aimais s'était planté dans mon corps pour en jouir, m'amènèrent au paroxysme de l'excitation. Lorsque je sentis qu'il était sur le point de m'inonder, je commençai à me masturber pour partir en même temps que lui dans une tornade de folie. L'intensité d'un tel plaisir, nouveau pour moi, où la douleur était extase, fit la différence avec la première fois.

Beaucoup plus tard, je regardais Khélil dormir, son bras en travers de mon corps, confiant comme un bébé et si totalement offert. C'est à cet instant que mon amour pour lui prit sa véritable dimension. Je compris que nous étions désormais liés. Nous ne formions plus qu'un, nous découliions l'un de l'autre comme la prière découle de la foi. J'ignorais si je pourrais réellement changer de sexe ou l'épouser, mais j'avais la certitude qu'il hanterait mes souvenirs jusqu'à mon dernier souffle.

Je levai ma coupe de champagne à cette idée et, après l'avoir vidée d'un trait, j'éteignis la lumière et, me lovant contre lui, je le rejoignis dans un sommeil profond et réparateur.

chapitre troisième

Je ne savais plus si je devais rire ou pleurer. En écrivant ma première lettre à Khélil, c'est la tristesse qui l'emportait ; tristesse de m'éloigner de lui à la vitesse de sept cents kilomètres à l'heure (selon l'annonce du steward après le décollage). On nous avait débarrassés des plateaux-repas et j'apercevais déjà les côtes françaises. Nous étions presque au dessus de Nice et une heure quinze plus tard je devais me retrouver dans les bras de ma mère. Mais en cet instant, mes pensées voguaient encore du côté de Tunis.

La chance avait voulu que mon père fût trop occupé pour m'accompagner à l'aéroport. Il avait donc confié cette mission à Aâdel en lui laissant la voiture (il le faisait parfois, même si Aâdel n'était pas en âge de passer le permis, car il conduisait très bien depuis ses seize ans.) Khélil, à son tour, avait déchargé mon frère de ce qui lui

était une corvée. Lui aussi bénéficiait de temps à autre de la camionnette de son père. C'est ainsi que nous nous étions retrouvés tous deux au comptoir d'enregistrement du vol pour Paris.

Nous étions restés silencieux pendant tout le trajet, et à l'heure où l'imminence de l'embarquement était annoncée par haut-parleur, nous avons trouvé subitement mille choses à nous dire :

— C'est bien celle-là ton adresse à Monastir ? Tu y restes jusqu'à quand ? Tu penseras à moi ? Tu seras sage, n'est-ce pas ? Je t'écrirai dès mon arrivée. Ne drague pas trop les filles. Tu m'aimes ?

Et lui :

— Tu m'as donné l'adresse de Cherbourg mais pas celle de Paris. Tu as remis les draps de ta mère au pressing ? Tu ne rentres pas avant le dix août ? Mais c'est affreux ! Fais attention à toi, je ne serai plus là pour te protéger. Regarde les garçons si tu veux, mais surtout tu ne touches pas ! Tu vas me manquer, mon bébé, mon cœur, mon amour.

Il m'avait serré très fort. Aux yeux des autres passagers nous pouvions passer pour deux frères qui se séparaient, à condition de n'avoir pas écouté notre conversation. Après avoir passé le filtre de police je m'étais retourné une dernière fois et, comme il le faisait souvent quand nous étions en public, je l'avais vu articuler sans les prononcer les mots je t'aime. J'avais alors baisé le bout de mes doigts et les avais agité tristement dans sa direction, les larmes aux yeux.

Il fallait à présent que j'essaie de me faire une raison et commencer à me composer un visage un peu plus avenant afin de ne pas décevoir Totine ni ma mère qui m'attendaient à Orly. Totine est la sœur aînée de ma grand-mère, une adorable vieille fille de soixante-neuf ans. Elle habite Asnières et c'est toujours chez elle, ou chez mon oncle, que nous transitons une ou deux nuits, avant de prendre le Turbotrain pour Cherbourg, chaque fois que nous venons en vacances chez mes grands-parents.

C'est en cachetant l'enveloppe de la première lettre que j'écrivais à Khélil que je sentis mes oreilles se boucher, signe indiquant le début de descente. J'allais sous peu me retrouver dans les bras de ma mère et le lendemain nous irions voir Hédi à Garches. Je me mis à sourire en plaquant l'enveloppe sur mon cœur.

\*

Assis près de la fenêtre, au premier étage, je regardais la Manche qui venait clapoter contre les rochers à cinquante mètres en contrebas. Pour une fois qu'elle ne s'était pas retirée à cinq cents mètres de là ! Au moins, chez nous, la Méditerranée affichait-elle plus de constance. J'avais rejoint, quatre jours plus tôt, mes grands-parents en Normandie. Ils se partageaient, avec mon oncle Jean-Pierre et son épouse Marie-Jo, la location d'une maison sur deux niveaux, près de Goury, à l'extrême pointe de la Hague.

Mes grands-parents avaient la particularité d'habiter Cherbourg toute l'année et de louer pour les vacances une maison dans un périmètre de trente kilomètres autour de chez eux. J'avais le sentiment que le dépaysement n'était pas ce qu'ils préféraient, d'ailleurs ils ne nous rendirent visite en Tunisie qu'à deux reprises.

Évoquer mon pays ravivait en moi le souvenir de Khélil et cela me rendait particulièrement nostalgique. Dieu qu'il me manquait ! Il me plaisait parfois d'imaginer qu'il avait semé la vie en moi. Le matin, je jouais à avoir la nausée et je touchais à peine à mon petit-déjeuner. À midi, en revanche, je mangeais comme deux, et tout au long de la journée, j'évitais les efforts afin de ne pas risquer de perdre l'être que j'imaginais en train de prendre forme. Je regardais mon ventre plat. Je posais la main dessus et, tout en me caressant, je prenais conscience que malheureusement jamais je ne porterais son enfant. Ni le sien, ni celui de qui que ce soit. Dans le fond, la nature était très injuste de priver les hommes du plaisir de donner la vie. De ce côté-là, les femmes pouvaient s'estimer largement favorisées.

Mon regard quitta la mer pour rejoindre le sémaphore, à deux cents mètres à droite de la maison tout près du phare. La 2 CV de Frédéric, le gardien, était de nouveau garée dans l'allée. Il était parti depuis le matin. Je l'avais croisé la veille, près des rochers qui longent la mer. Je promenais Fox, le chien de mes grands-parents, et lui ramassait des coquillages que la marée, en se retirant, avait abandonnés aux estivants. Il était en short, torse nu, blond, les cheveux en brosse et des yeux bleus magnifiques. Il devait avoir une trentaine d'années. Il était seul. Fox était allé renifler dans son seau et je l'avais appelé de peur qu'il ne le dérange :

— Laissez-le faire, j'aime les bêtes, il ne m'ennuie pas, et puis je vois si peu de monde ici, même en période de vacances. Je travaille au sémaphore, là-bas. Vous êtes arrivés avant-hier, je crois ?

— Oui, mes grands-parents ont loué la maison à côté. C'est quoi un sémaphore ?

— Un lieu de communication avec les bateaux, par voie télégraphique. C'est un peu isolé ici, vous n'avez pas peur de vous ennuyer sans vos amis ?

— J'habite en Tunisie, mes amis sont tous loin d'ici, et puis la solitude ne me gêne pas, je ne m'ennuie jamais.

Et vous même, vous habitez ici toute l'année ?

— Non, je suis militaire de carrière, je me suis porté volontaire avec un collègue pour m'occuper du sémaphore, on est là pour quelques mois. J'aime les endroits comme celui-ci, sauvages et déserts.

— Vous n'êtes pas marié ? – Cette question m'avait échappé ; après tout ça ne me regardait pas. D'ailleurs sa réponse fut brève :

— Non ! – Puis il avait enchaîné, après quelques secondes, en plissant ses yeux bleus :

— Vous savez, les femmes se montrent rarement très enthousiastes à l'idée de vivre dans une caserne... D'ailleurs ça ne me manque pas du tout !

Il avait ajouté, en souriant cette fois-ci, car il m'avait vu rougir :

— Je vous l'ai dit, je suis comme vous... j'aime la solitude !

J'étais troublé par ses phrases inachevées, à double sens, qui avaient donné à cette conversation un tour ambigu que je n'avais pas souhaité. J'avais tourné les talons précipitamment, en omettant de le saluer. Je m'étais éloigné rapidement, Fox me suivant de près. Je l'avais entendu crier :

— Je m'appelle Frédéric, passe me voir quand tu veux. Je te ferai visiter le sémaphore.

Jean-Pierre et Marie-Jo m'emmenèrent à Auderville voir le feu d'artifice du 14 juillet. Il y avait une fête sur la place, devant la mairie, et une buvette avait été dressée. Ambiance très campagne, bon enfant, et la météo était de notre côté. Non seulement il régnait une douceur enfin en harmonie avec la saison, mais surtout... il ne pleuvait pas. Marie-Jo m'initia à la valse musette, en me guidant comme un homme. Nous nous en sortîmes avec les honneurs.

En me dirigeant vers la buvette, la ronde dans laquelle je m'étais laissé entraîner m'ayant déshydraté, je me heurtai à... Frédéric. Superbe dans un t-shirt blanc, le sourire digne d'une publicité pour dentifrice et un teint hâlé qui fleurait bon le large et les embruns. Il me tendit le verre qu'il venait de prendre, en commanda un autre. C'était cidre pour tout le monde. Il me dit, un double sourire éclairant sa face, l'un sur les lèvres, l'autre faisant pétiller son regard bleu :

— Alors, tu n'as pas envie de connaître le haut lieu de la communication avec les bateaux ? J'ai espéré ta visite toute la semaine, mais apparemment tu es très occupé. Je renouvelle mon invitation, tu es le bienvenu quand tu veux.

Il accompagna la fin de sa phrase d'une profonde révérence qui me fit vérifier autour de moi si personne ne nous avait remarqués.

— Au fait, c'est quoi ton prénom ? demanda-t-il.

Je dus, comme d'habitude, le répéter deux fois et alors qu'il commençait tout juste à prononcer Sofiène correctement, une femme vint s'accrocher à son bras. Désespérant de voir sa commande de boisson arriver, elle était venue voir ce qui se passait. Avant de s'éloigner bras dessus bras dessous avec celle que je supposais être sa conquête d'un soir, Frédéric se retourna une dernière fois pour me lancer :

— N'oublie pas... quand tu veux !

Je les regardai partir. Je ne savais plus que penser. J'irais au sémaphore ne serait-ce que pour en avoir le cœur net.

L'occasion de me pencher sur les motivations qui poussaient Frédéric à m'aborder systématiquement ne se présenta pas immédiatement. Mes grands-parents avaient entrepris de m'entraîner dans un tourbillon de mondantités, s'étant mis en tête de me présenter à la branche normande de ma famille dont je n'avais même pas soupçonné l'existence de certains de ses membres, jusqu'à mon séjour dans leur région.

Nous rendîmes ainsi visite à une tante de mon grand-père, An-gè-le, qui était hospitalisée à Valognes. Le but de la promenade n'était pas passionnant en soi, mais cette ville étant assez éloignée de Goury, la seule beauté des paysages que nous fûmes amenés à traverser valait à elle seule le déplacement.

La tante Angèle était très âgée et sûrement un peu gâteuse, car lorsque ma grand-mère me présenta, en criant, puisqu'elle était également sourde :

— Sofi, le fils de Marie, notre petit-fils.

Elle répondit :

— Sophie ? Qu'elle est jolie, elle ne ressemble pas à sa mère. Elle doit tenir de son père.

Nous nous regardâmes avec mes grands-parents, gênés, et au lieu de faire comme si de rien n'était (après tout ça ne prêtait pas à conséquence), mon grand-père crut bon d'insister, toujours en hurlant à l'adresse de la sourde :

— Non, tante Angèle, c'est un garçon. C'est Sofiène, mon petit-fils.

— Ah ! bon, approche, ma petite. Elle est vraiment très belle, et si grande ! Mais quel âge a-t-elle ?

Ma grand-mère prit le relais pour répondre :

— Quinze ans, en vacances avec nous pour un mois, se repose bien, profite du bon air de la mer et mange comme

quatre (je faillis rectifier " comme deux ").

Ma grand-mère n'osait plus dire, ni il ni elle en parlant de moi. Je ne pus m'empêcher de pouffer de rire, surtout que ma grand-mère commençait, elle aussi, à perdre son sérieux. Mon grand-père nous poussa tous les deux dans le couloir et referma la porte derrière nous, restant seul avec sa tante.

Il était temps, on ne pouvait plus s'arrêter de rire. Pliés en deux, nous sortîmes dans le jardin sous le regard ébahi du corps médical. Le personnel ne devait pas être souvent témoin de l'hilarité des visiteurs qui fréquentaient ces lieux. Je ne regrettais plus d'être venu.

Plus tard, dans la Mercedes où le silence était revenu (mon grand-père, lui, n'avait pas trouvé cet épisode particulièrement comique), je me dis que Khélil avait raison de penser qu'il ne faudrait pas grand-chose pour me transformer. Et s'il n'avait tenu qu'à la tante Angèle, nul besoin était d'une mutilation quelconque, pour me rebaptiser au féminin.

Nous fîmes halte à Cherbourg pour dîner et passer la nuit. Il se faisait tard, et mon grand-père ne conduisait pas après le coucher du soleil.

Le jour où je me décidai enfin à répondre à l'invitation de Frédéric, mes grands-parents ayant prévu une pause dans la course à la cousine éloignée, le brouillard était tellement épais que le paysage était totalement occulté. Je ne voyais plus la plage, ni le sémaphore, et c'est à peine si je distinguais la Renault 8 de Jean-Pierre garée devant le portail.

La sirène de brume avait mugit toute la nuit et son sinistre cri résonnait encore. J'imaginai que Frédéric, sollicité par les bateaux depuis la tombée du brouillard, devait être épuisé. Je ne pouvais me risquer à le déranger et, dans le fond, cela valait mieux, car je me sentais d'un tempérament entreprenant. Depuis peu, un feu brûlait de nouveau en moi.

Ces dernières semaines, Khélil avait réveillé une fougue sensuelle qui jaillissait, brûlante, du cœur d'un volcan jusque-là endormi. Cette sensualité me submergeait par vagues régulières et m'effrayait par l'audace des images qu'elle faisait naître en moi. Tous les pores de ma peau réclamaient la caresse d'un homme. Mes narines frémissaient à l'affût de l'odeur de l'homme. La cambrure de mes reins invitait le ventre d'un homme à venir s'y coller et mes cuisses, se refusant à opposer la moindre résistance à quiconque aurait tenté de se frayer un passage, se faisaient souples, dociles. N'y tenant plus, je descendis sur la plage. J'eus l'impression d'évoluer dans une pièce capitonnée. On ne voyait pas à trois mètres. Je retirai mes vêtements et m'allongeai sur le sable humide. Cette sensation de fraîcheur me fit frissonner. Je commençai à me caresser le ventre, le pubis, puis je saisis mon sexe à pleine main. Je pensais très fort à Khélil. J'étais sur le point d'être enfin délivré de cette tension quand j'entendis une voix, tout près de mon oreille, murmurer :

— Ce n'est pas très confortable ici, tu aurais dû pousser jusqu'au sémaphore.

Dans l'atmosphère ouatée créée par le brouillard, je n'avais pas entendu Frédéric approcher. Je me rassis brutalement, ramenant les genoux sous le menton dans un geste pudique.

Il était accroupi près de moi. Je pouvais entendre sa respiration. Je n'osais pas le regarder, honteux d'avoir été surpris en pleine masturbation. Il entreprit de décoller le sable de mon dos. Je me relevai d'un bond, mais ne m'éloignai pas. Il était toujours accroupi, mes fesses à quelques centimètres de son visage. Il se mit à en faire tomber le sable qui y était également collé. Je restais immobile. Il opérait avec beaucoup de délicatesse, mettant une extrême tendresse dans son geste, comme s'il avait craint d'égratigner ma peau, d'une blancheur en cet endroit qui tranchait avec le reste du corps, doré par le soleil de Tunis.

Il posa ses lèvres sur ma fesse en saisissant ma cuisse. Je me tournai lentement vers lui, mon sexe dressé devant son visage. Sans hésiter, il le prit dans sa bouche et me fit ce que moi-même avais fait à Khélil, quelques semaines plus tôt.

Je compris pourquoi Khélil m'avait traité de sorcière lorsque je m'étais saisi de sa virilité. Cette sensation, nouvelle pour moi, était d'une indescriptible volupté.

C'est la sirène de brume qui couvrit mon cri, lorsque je crachai ma semence au fond de sa gorge.

Mon trouble fut grand quelques temps encore après cet épisode. Frédéric m'avait utilisé comme moi-même aimais utiliser les autres hommes. Il n'avait pas exploité mon côté féminin. C'était bel et bien mon attribut masculin qui l'avait attiré. Khélil et les autres garçons du groupe, ou même Abdelwahab, n'avaient jamais prêté la moindre attention à ce que j'avais dans la braguette. Il ne me serait d'ailleurs même pas venu à l'idée de leur demander de le faire. Lorsque Khélil avait pris possession de mon corps, il m'avait semblé tout naturel qu'il m'utilisât comme... on sait. Il aurait été grotesque d'imaginer l'inverse. Et voilà qu'ici un homme avait vu en moi un autre homme et malgré cela (ou en raison de cela), avait été attiré par mon corps.

J'avais mille questions à poser à Frédéric, mais j'avais l'impression qu'il me fuyait, honteux de ce qui s'était passé. Il répondait bien, de loin, par un signe lorsque je l'appelais, mais ne venait plus vers moi, arguant d'une somme de travail qui ne lui laissait pas de répit. Entre temps, mes grands-parents m'ayant rapporté de Cherbourg du courrier envoyé par Khélil, je m'étais étourdi dans l'écriture, lui consacrant des pages entières, toutes dédiées à la passion que le temps et la distance n'avaient fait que renforcer. Je l'aimais de plus en plus. Je ne considérais même pas que je l'avais trompé. Je n'avais d'ailleurs rien cédé de ce que je considérais comme lui étant exclusivement réservé.

Je vis la 2 CV se garer devant le sémaphore et me dis que c'était l'occasion d'aller poser les questions qui me torturaient depuis dix jours.

— Je te dérange ? Nous partons lundi et comme demain je sais que tu ne travailles pas, je suis venu te dire au revoir.

— Tu ne me déranges pas, Sofiène, entre donc. Alors, tu pars déjà ?

— Oui, la location se termine le 31. Je vais rester à Cherbourg quelques jours, puis direction Paris, ensuite le grand départ.

— Ça s'est bien passé ? Tu es content de ton séjour ?

Il souriait en prononçant ces paroles.

— Frédéric, réponds-moi sincèrement. Tu aimes les femmes ?

Il fronça les sourcils.

— Un peu, mais il faut reconnaître que j'ai une nette tendance homosexuelle.

— Homosexuel ? C'est quoi ?

— Tu ne sais pas ce qu'est un homosexuel ? Tu es sérieux ?

— Je n'ai jamais entendu ce mot, je t'assure. Qu'est-ce que c'est ?

— Une personne attirée sexuellement par d'autres personnes du même sexe, hommes ou femmes.

— Femme ? Il y a des femmes aussi qui sont attirées par d'autres femmes ?

— Mais oui, mon bonhomme ; pourquoi ça serait une exclusivité masculine ?

— Ainsi ça existe vraiment des hommes qui aiment d'autres hommes ! Tu es sûr de ça ? Et ça s'appelle des homosexuels ?

— Mais enfin, Sofiène, d'où sors-tu ? Et que crois-tu qu'on ait fait l'autre jour ?

— Ce qu'on a fait l'autre jour, je l'ai déjà fait avec un autre garçon en Tunisie, mais je ne pense pas qu'il aime les hommes pour autant, ni qu'il soit homosexuel comme tu dis.

Khélil était un vrai homme, prêt à assumer ce rôle et tout ce qu'il implique comme courage, force, virilité. Il s'était même battu pour moi. Il m'avait pris comme sa femme. C'est ça que j'aimais en lui. Il n'était pas attiré par les hommes. Il n'était pas homosexuel. Frédéric ajouta :

— Je ne connais pas les mœurs tunisiennes, mais je sais qu'ici, deux hommes qui couchent ensemble sont appelés pédés, ou encore des homosexuels.

— Ah, pédés ! Je connais ce mot, on a l'équivalent en arabe. Chez nous on s'en sert comme insulte, pour vexer quelqu'un. Dis-moi, Frédéric, il existe beaucoup d'homosexuels ?

— Je ne les ai pas comptés, fit-il en riant. Mais dans le monde nous sommes certainement quelques millions.

Je restai abasourdi. Moi qui m'étais cru unique, voilà que je me découvrais des millions de semblables.

— Alors, tu te sens moins seul maintenant ? Bon, c'est pas tout ça mon petit bonhomme, mais il faut que je te laisse maintenant, j'ai du boulot. J'ai vraiment été heureux que tu aies passé quelques semaines ici. Tu es adorable, Sofiène, je pense que tu n'auras pas trop de mal à t'en sortir dans la vie. Je te souhaite un bon retour en Tunisie, et... n'use pas trop de ton charme sur les pauvres vieux comme moi.

Il me prit le menton entre ses doigts, comme le faisait Khélil et m'embrassa sur les lèvres.

En rentrant, je me remémorai tout ce qu'il m'avait dit. Je ne savais pas si cette idée me plaisait tant que ça. Ainsi, il n'était pas utile de changer de sexe, pour être aimé d'autres hommes ? À condition, bien sûr, d'avoir affaire à des homosexuels. Mais si je tombais sur un homme qui aimait les femmes, comme Khélil ? Le problème restait entier. Tout cela devenait subitement compliqué. Je pouvais cependant composer avec une notion, tout compte fait, rassurante. Il était possible d'aimer et d'être aimé, tout en conservant son intégrité physique.

L'été de mes quinze ans, je mis un nom sur ma différence. Ce simple mot, que j'aurais pu trouver depuis longtemps dans n'importe quel dictionnaire, m'alléga d'un poids énorme. Le poids écrasant de la solitude.

\*

Je séjournai chez Jean-Pierre, trois jours, à la Garenne-Colombes. Mon oncle m'emmena voir Hédi. Il connais-

sait bien l'hôpital Raymond Poincaré pour y avoir lui-même reçu des soins dans sa jeunesse. Je n'allais pas revoir mon frère avant les vacances de Pâques ; il s'apprêtait à passer toute l'année scolaire à Garches.

Le jour de mon départ, Jean-Pierre n'eut pas envie de m'accompagner à Orly. Avec moi il ne se formalisait pas. C'est donc muni d'un plan du métro et d'une feuille contenant toutes les indications pour atteindre l'aéroport sans encombres que je partis, une valise dans une main, mon sac de cabine dans l'autre et, aux lèvres, le sourire de l'intrépide aventurier à qui le monde appartient. Mes grands-parents et même Totine m'avaient donné de l'argent, mais je ne voulais pas en dépenser une partie en taxi. Cela m'amusait beaucoup de prendre les transports en commun parisiens.

Dans la file d'attente qui s'allongeait devant le comptoir d'enregistrement du vol pour Tunis (en fait l'enregistrement se faisait au même endroit pour deux vols de même destination), il y avait à mes côtés un jeune homme d'environ mon âge, cheveux bouclés châtain clair, yeux verts tachetés d'or, tellement souriant et avenant que je me sentis presque obligé de l'aborder, sans aucune arrière pensée d'ailleurs, pensant qu'il était Français, vivant en France et que je n'avais aucune chance de le revoir :

— Tu pars en vacances en Tunisie ? lui demandai-je.

— Ah non ! Mes vacances viennent de se terminer. Je rentre chez moi à Tunis par le vol d'Air France 1401. Enfin, quand je dis terminées... il me reste encore quelques belles semaines de plage avant la rentrée des classes. Et toi, tu pars visiter notre beau pays ?

— Pas du tout. Je le connais déjà ton beau pays puisque c'est aussi le mien et je rentre chez moi tout simplement. Je viens de passer un mois chez mes grands-parents en Normandie.

— Tu es Tunisien ? Je t'ai pris pour un touriste. Moi, c'est Kérim.

— Je m'appelle Sofïène, ma mère est Française. Toi non plus tu n'es pas typé. Ta mère est Française ?

— Non, elle est Italienne du Nord, Vénitienne pour être plus précis.

Nous étions parvenus devant l'agent du comptoir d'enregistrement à qui je tendis mon billet.

— Le vol Tunis Air 722, treize heures cinquante, c'est bien ça ? Vous avez un bagage de soute ?

Sans me laisser le temps de répondre, Kérim s'écria :

— Tu n'es pas sur le vol Air France ? Comme c'est dommage ! On ne sera pas ensemble, alors qu'ils partent à quelques minutes d'intervalle.

Puis se tournant vers la jeune fille du comptoir, il ajouta :

— Mademoiselle, s'il vous plaît, serait-il possible de changer ma réservation afin de m'enregistrer sur son vol ?

Après qu'elle eut tapoté sur sa machine le diagnostic tomba :

— Impossible, le vol TU 722 est surbooké et je ne pense pas qu'il y ait beaucoup de no show aujourd'hui ; c'est un jour de grand départ, dit-elle avant d'ajouter devant nos mines déconfites :

— En revanche, si ce jeune homme est d'accord, je peux l'enregistrer sur votre vol. Il reste quelques places sur l'AF 1401.

Kérim me regarda mi-interrogateur, mi-suppliant. Ma réponse était déjà toute prête :

— Bien entendu, je suis d'accord. Où faut-il faire modifier mon billet ?

— Ne vous inquiétez pas. Tout se passe ici même.

Et après quelques minutes :

— Tenez, voici votre carte, soyez en salle d'embarquement no 50 trente minutes avant le départ. Bon voyage.

Une fois confortablement installés dans l'avion, Kérim m'informa qu'il habitait rue de Rome à Tunis et qu'à la rentrée prochaine, il était inscrit au lycée Khas-Nadar du Bardo, car il avait eu des problèmes liés à la discipline, dans son précédent lycée.

— Pas possible ! C'est mon lycée, j'habite Le Bardo pour l'instant. C'est fantastique ! Tu te rends compte d'un hasard ?

Je ne comprenais pas les raisons de mon enthousiasme, après tout je ne le connaissais que depuis une heure à peine, mais il est vrai que la sympathie fut immédiate et réciproque.

— Tu ne peux pas savoir comme ça me reconforte. J'étais désespéré de quitter mes copains et mes habitudes pour un lycée où je ne connais personne.

Nous venions d'atterrir à Tunis, et Kérim me tendit pendant le roulage son numéro de téléphone et son adresse griffonnés sur un papier :

— Ce serait sympa de se voir avant la rentrée. On pourrait aller à la plage ensemble.

Je rangeai son papier en le remerciant sans pour autant lui confier le moyen de me joindre. Je n'avais pas encore décidé si j'allais le revoir avant la rentrée des classes.

Kérim repéra tout de suite sa mère et lui fit un signe de la main. Nous étions derrière la barrière de police et, à mon tour, je cherchais des yeux Aâdel. Je savais que ma mère ne pouvait se déplacer ce jour-là pour m'accueillir

; quant à mon père il avait sûrement mieux à faire. Au point où j'en étais, j'envisageais même de rentrer en taxi. Puis j'aperçus Khélil qui cherchait à attirer mon attention par des gestes désespérés. Je lui répondis avec beaucoup d'enthousiasme :

— C'est ton frère ? me demanda Kérim.

— Non, un copain.

À peine le poste de contrôle des passeports fut-il franchi que je m'empressai de prendre congé de Kérim, lequel me criait de ne pas oublier de l'appeler. Je me jetai dans les bras de Khélil qui me reçut en me serrant très fort. Il déposa un baiser léger sur mes lèvres, avant de m'entraîner vers la sortie.

En quittant l'aérogare, j'aperçus Kérim. Sa mère lui parlait, mais il ne semblait pas prêter attention à ses propos. Ses beaux yeux verts, plissés, les sourcils froncés, il lançait dans notre direction un regard des plus perplexes. Il faut dire que mes retrouvailles avec Khélil ressemblaient à s'y méprendre à celles d'un couple très amoureux, séparé depuis trop longtemps. Ce qui était tout à fait le cas.

— Je n'ai eu aucun mal à convaincre Aâdel de me laisser venir te chercher, et me voilà ! Tu ne peux pas savoir à quel point tu m'as manqué, j'ai cru que j'allais en mourir. Ne repars plus si longtemps, c'est trop dur.

Il ajouta, toujours d'un ton très tendre :

— Ça c'est bien passé ? Tu as été sage ?...

Sa main était posée sur ma cuisse tandis qu'il conduisait. Je la pris et la portai à mes lèvres... sans rien répondre.

La famille de Khélil était toujours à Monastir, jusqu'à la fin de l'été. Il avait profité du retour de son père, le dimanche précédent, pour l'accompagner après avoir fait une comédie à ses parents. Il avait prétendu s'ennuyer, avait dit qu'il voulait revenir à Tunis, qu'ainsi son père serait moins seul. Il pensait, par cet ultime argument, décider sa mère à le laisser aller. Elle avait tout de suite vu l'utilité d'une surveillance que son fils pourrait exercer sur les allées et venues d'un mari qui rejoignait, dans la capitale, le flot des célibataires saisonniers.

Son père ne rentrait que le soir. Nous avions ainsi la maison pour nous. Quant aux week-ends, nous les vivions dans une délicieuse solitude, puisqu'il rejoignait sa femme à Monastir !

On pouvait ainsi recréer l'intimité du studio de la rue Caton dont ma mère avait réinvesti les murs début juillet. Le jour de mon retour, nous n'eûmes pas le loisir de nous isoler comme il nous tardait pourtant de le faire. Ma mère m'avait invité à dîner et j'étais trop heureux de la revoir. J'avais aussi plein de choses à lui raconter. Khélil était déçu, mais je savais que j'aurais le reste de l'été à lui consacrer.

Ce n'est que deux jours plus tard que nous nous retrouvâmes véritablement. En totale contradiction avec mon impatience, je souhaitai prolonger l'instant magique qui précède le moment où l'on s'abandonne en me refusant dans un premier temps. Khélil ne comprit pas tout de suite où je voulais en venir :

— Tu n'as pas envie ?

— Je ne sais pas, à toi de deviner. Que lis-tu dans mon regard ? Qu'est-ce que mon corps te raconte ? J'ai envie... ou pas ?

Il s'avança, la bouche entrouverte, le souffle court. Je reculai, en mettant ma main en avant en guise de rempart

— Mais qu'attends-tu de moi, à la fin ?

Il commençait à s'énerver, croyant percevoir dans mon refus des motivations inavouables, alors qu'il n'aurait fallu y voir qu'un jeu. Je répondis, les mains sur les hanches et la tête penchée sur le côté :

— J'attends que tu te serves. N'écoute pas mes protestations. J'attends que tu réinvestisses ton domaine. J'attends que tu te conduises en conquérant. Prends !... au besoin, force !

Son regard s'alluma dès qu'il comprit ce qu'il pouvait oser. Cette détermination que je lisais dans ses yeux et dans la contraction de sa mâchoire me mit dans un état d'excitation extrême.

Plus tard, tandis qu'il défaisait mes liens, je compris à sa façon de me regarder, avec amour et reconnaissance mais également comme s'il me voyait pour la première fois, qu'il ne se laisserait pas facilement de moi. J'étais, certes, son domaine réservé, mais les caches secrètes, les issues dérobées étaient innombrables. Il ne connaîtrait jamais les frontières du territoire que je lui ouvrais. Je me montrerais à chaque fois nouveau, étonnant, infini. J'étais son paysage et, où qu'il se tournât, il n'apercevait pas d'horizon.

Nos rapports évoluaient rapidement et il devinait que je serais sans cesse l'inventeur imaginatif d'un plaisir exclusif.

Ftima m'apprit qu'Abdelwahab était passé plusieurs fois pendant mon séjour en France. Il n'avait laissé aucun message et elle n'avait pu le renseigner sur mon retour, ignorant la date exacte de celui-ci.

J'étais surpris en même temps que flatté de son insistance, et ne m'étonnai pas de l'absence de message. Je devinais aisément les raisons de ces fréquentes visites. Je me promis de l'informer, à l'occasion, de ma nouvelle condi-

tion. Khélib et moi formions désormais un couple à part entière. Personne ne devait s'immiscer entre nous. Khélib se chargeait d'informer Fethi à Sousse, s'il le voyait, et Taoufik, dès son retour. Ils ne devaient plus rien attendre de moi.

C'est une dizaine de jours après mon retour qu'eut lieu notre première rupture. Elle ne devait être ni la dernière, ni la plus grave.

Nous étions en train de nous doucher, de retour de la plage, au jet dans le jardin, quand Abdelwahab arriva. Il me regarda, fasciné. Je venais de remettre mon maillot de bain pour lui ouvrir. J'étais ruisselant, les cheveux, ramenés en arrière, étaient plaqués sur ma nuque. Le soleil avait fait ressurgir une myriade de taches de rousseur sur mon visage. Je savais qu'il aimait ça. J'eus à peine le temps de le saluer que Khélib se plaçait derrière moi, une main possessive posée sur l'épaule et, le regardant droit dans les yeux, demanda :

— Qui est-ce ?

— Un copain du lycée. Abdelwahab, je te présente Khélib.

Aucun ne prit l'initiative de serrer la main de l'autre. Cette pénible scène me ramena un soir de début juin, lorsque Fethi m'avait obligé...

Un œil toujours posé sur Khélib, Abdelwahab me dit :

— Il ne peut pas nous laisser seuls, ton copain ?

Khélib prit un ton sec pour répondre :

— Non seulement, il ne peut pas vous laisser seuls, le copain, mais il ne veut pas le faire. J'ai même dans l'idée que c'est plutôt toi qui va nous laisser. Dégage d'ici.

Je lui fis face, outré de la façon qu'il avait de se conduire envers un visiteur :

— Voyons, il ne fait rien de mal. C'est un ami qui vient me rendre visite, tu ne vas quand même pas le mettre à la porte ? Khélib, s'il te plaît, sois raisonnable. D'ailleurs reste avec nous. Il n'est pas question que tu nous laisses seuls.

Abdelwahab haussa les sourcils, un sourire ironique sur les lèvres, puis il lâcha les mots terribles qui devaient déclencher le drame :

— Parce que lui aussi est voyeur ? Décidément, tes copains ont tous le même fantasme. Que va-t-il exiger de nous, celui-là, tandis qu'il se branlera dans ton dos ? Et si on inversait les rôles, cette fois-ci ? Allons vite dans la chambre au fond du jardin, tout ça est fort alléchant.

En parlant de moi de cette façon, je pense qu'Abdelwahab avait cherché à faire mal à Khélib, mais je fus ébloué au passage.

La réaction de Khélib m'inquiétait au plus haut point. Il était censé ignorer cet épisode et ne pouvait deviner que cela remontait à plus de deux mois, époque à laquelle j'appartenais encore au groupe. Il n'aurait probablement pas cru un mot de ce que venait de dire Abdelwahab si celui-ci n'avait évoqué la fameuse chambre. Pour lui, il n'y avait qu'une certitude : s'il connaissait cette chambre au fond du jardin, berceau de nos poissons, c'est que j'y avais emmené Abdelwahab.

Je vis Khélib blêmir malgré son bronzage. Il se tourna vers moi. Ses lèvres tremblaient tandis qu'il hésitait encore à proclamer ma répudiation. Il ne cria qu'un mot : Putain ! en le ponctuant d'une gifle tellement forte que je tombai à terre, à moitié assommé, sourd d'une oreille et les larmes aux yeux. Il avait eu la main bien plus lourde que celle de Fethi. Prenant son short d'une main, il sortit, encore mouillé et en maillot de bain, dans la rue. La porte à peine claquée derrière lui, Abdelwahab se penchait sur moi pour me relever. Je le repoussai sans ménagement et me remis sur pied d'un bond. Je commençais à recouvrer mes esprits :

— Tu es content de toi ? Tu voulais qu'il parte, n'est-ce pas ? Et bien, tu n'as rien gagné pour autant car tu vas le suivre de près. Va-t-en !

— Mais qu'est ce que ça peut faire qu'il soit parti ? Qu'y a-t-il entre vous ?

— Qu'y a-t-il ? Mais je l'aime, voilà ce qu'il y a. Tu devrais savoir de quoi je parle puisque tu as soi-disant éprouvé les mêmes sentiments pour moi. Tu viens de tout gâcher. Va-t-en !

— J'ignorais, je ne voulais pas faire de...

— Mais fiche le camp, bon sang, et que je ne te revois jamais !

J'avais hurlé cette dernière phrase. Il partit sans demander son reste.

Je pris conscience, à ce moment-là, du sang que j'avais partout : sur la poitrine, les mains. Il y en avait également par terre, à mes pieds. Je saignais abondamment du nez. Malgré sa promesse de ne plus me blesser, Khélib venait de faire à nouveau couler mon sang.

Je plaçai le tuyau d'arrosage au dessus de ma tête, m'adossai au mur et, fermant les yeux, je fis couler l'eau jusqu'à ce que mes larmes tarissent, que le feu de ma joue s'atténue et que mon nez arrête de saigner. L'eau, bien-

faisante sur les blessures du corps, ne put me débarrasser du mot putain dont l'écho résonnait encore à mes oreilles.

Heureusement, il n'y avait personne chez moi pour remarquer mon état.

En refermant le robinet, un éclair à mon poignet attira mon attention. La gourmette en argent, gavée de son prénom, réfléchissait un rayon de soleil.

Il suivit son père à Monastir lorsque celui-ci s'y rendit pour le week-end. J'attendais avec impatience de voir s'ils revenaient ensemble, le dimanche soir.

Aâdel me demanda ce que j'avais à la joue. Je lui dis qu'une méduse à la plage m'avait piqué. Je ne trouvai rien de mieux. Il répondit, sceptique :

— Une méduse, ça ? Tu ne t'es pas plutôt fait casser la gueule ?

Je ne répliquai rien mais il est vrai qu'une méduse qui imprime la trace de quatre doigts sur la joue, c'est plutôt rare.

— Si tu as des problèmes, tu sais que je peux t'aider. Si quelqu'un te fait des histoires, dis-le moi, j'irai m'expliquer avec lui.

Aâdel se sentait parfois des élans fraternels qui le poussaient à prendre son rôle d'aîné au sérieux. Dieu merci, ces pulsions étaient rares et je n'avais que peu l'occasion de le voir débouler dans ma vie, sans crier gare. Mon problème actuel ne regardait que moi et, même si le linge sale se lavait en famille, je n'avais pas le cœur à étaler mes problèmes conjugaux devant lui. Avant de me laisser aller, mon frère passa son doigt sur ma joue meurtrie avec beaucoup de délicatesse. C'était tellement inhabituel de sa part que, plusieurs minutes après, j'avais encore la sensation de son doigt sur mon visage.

En voyant la camionnette garée devant la maison de Khélil, j'accélérai le pas. Son père m'ouvrit. Après avoir admiré la couleur de ma joue et m'en avoir demandé l'origine (je resservis la méduse mais, contrairement à Aâdel, il ne fit aucune réflexion), il m'annonça :

— Khélil est resté à Monastir, il a dit qu'il n'avait plus rien à faire ici. Vous seriez-vous disputés ? Depuis vendredi soir il est silencieux, il s'est isolé tout le week-end et on ne peut rien en tirer, c'est à peine s'il se nourrit.

— On ne s'est pas disputé, enfin je ne crois pas. Il est peut-être malade ?

En mentant de façon aussi éhontée, à deux reprises, je ne pus m'empêcher de rougir jusqu'aux oreilles. Ainsi donc, Khélil aussi vivait très mal notre éloignement. C'était pourtant lui qui avait décidé cette séparation.

— Je pourrai vous accompagner, le week-end prochain ? Si ça ne gêne personne, bien sûr.

Je n'avais pas prémédité cette initiative et j'ignorais si mon père m'autoriserait à y aller.

— Tu sais bien que tu ne déranges jamais, chez nous. Tu es comme l'un de mes fils, Sofiène. Il faudrait que tu passes à mon atelier vendredi prochain, vers seize heures. Je partirai directement de là-bas.

— J'y serai, je vous remercie. Si vous avez Khélil au téléphone, ne lui dites rien. Ça lui fera une surprise.

Plus que l'effet de surprise, je ne tenais surtout pas à ce que Khélil, apprenant ma visite, n'émette des objections. En lui tendant la main pour prendre congé, je vis trop tard qu'avec ce geste je lui mettais sous le nez la gourmette que j'avais oublié de retirer. Il retint ma main dans la sienne, la retourna car la partie gravée avait glissé vers l'intérieur du poignet. Il y lut le prénom de son fils.

## chapitre quatrième

Il fallait bien compter quatre à cinq heures pour rallier Monastir. Tout ce temps pour couvrir une distance somme toute relativement courte était imposé par la circulation des camions et des engins agricoles, à laquelle s'ajoutait un état des routes déplorable qui incitait les conducteurs prudents à freiner l'allure.

C'est peu de temps avant d'arriver que je commençai à paniquer. J'avais eu une très mauvaise idée. Khélil ne voudrait plus me voir, il ne m'adresserait même pas la parole. Ça allait être horrible.

Nous nous arrêtâmes devant leur maison, mon cœur battait à tout rompre. Sa mère était ravie de me voir, son frère me fit également bon accueil. Ma visite impromptue mettait un peu d'animation dans leur quotidien d'estivants. Je trouvai leur enthousiasme de bon augure et cela me redonna courage. Il était temps ! J'avais besoin de renforcer un ego qui s'était passablement affaibli ces dernières heures.

Mais où était Khélil ? Comme si elle avait entendue ma question, sa mère enchaîna sur sa formule de bienvenue :

— Qu'est-ce qu'il va être content de te voir ! Va donc le chercher, il est dans sa chambre au premier. Et redes-

cedez vite, le dîner est prêt !

Il me tournait le dos, assis à son bureau en train d'écrire. Il ne bougea pas lorsque je poussai la porte et m'avancai dans la pièce. Il régnait un désordre identique à celui auquel il m'avait accoutumé dans sa chambre du Bardo. Je me frayai un chemin à travers trois t-shirts qui jonchaient le sol, ainsi que deux revues, une paire d'espadrilles, un oreiller et un maillot de bain. J'entamai un massage de la nuque, comme il aimait que je le fasse, à Tunis, le soir après la plage. Je jetai un coup d'œil par-dessus son épaule à la feuille qu'il noircissait du mot pardon. Il se saisit de l'une de mes mains, la pressa contre sa joue et, sans se retourner, me tendit la feuille par-dessus sa tête.

— Tu savais que j'arrivais ?

— Non, j'ai entendu ta voix venant de la salle à manger.

Il se leva afin de me faire face. Il semblait amaigri. Ses mâchoires se contractèrent et ses narines frémissèrent, tandis qu'il découvrait la décoration dont il était l'auteur et qui ornait toujours la moitié gauche de mon visage.

Alors que ses bras se refermaient sur moi et que ses lèvres se rapprochaient des miennes, on entendit venant d'en bas :

— Les enfants, à table ! Ça va refroidir.

J'ignore si c'est à cause du mot enfants, à moins que ce ne soit l'incongruité de la phrase dans un moment si romantique, ou tout simplement le soulagement d'être à nouveau réunis, mais nous éclatâmes de rire. Le visage radieux comme un soleil d'été, nous descendîmes, nous tenant par la main, jusqu'au seuil de la salle à manger où nous adoptâmes de nouveau une attitude plus conventionnelle.

— Eh bien, ça a l'air d'aller mieux, toi ! dit son père à Khélil tout en me jetant un regard étrange.

Pendant le repas, Khélil, tout à son euphorie de m'avoir retrouvé, glissa la main sous la table afin de la poser sur mon genou d'abord, puis entre les cuisses que je resserrai d'instinct, gêné de son audace. Aucun de nous ne se rendit compte tout de suite que sa mère, qui s'était baissée pour ramasser un couvert, devait avoir une vue imprenable sur nos attouchements. Khélil, le premier, en eut conscience et retira sa main d'un mouvement si brusque qu'elle alla heurter la table avec fracas, faisant trembler les plats posés dessus. Ce remue-ménage eut pour effet de faire converger tous les regards vers ce pauvre Khélil qui se massait la main gauche, douloureusement meurtrie.

Tous les regards, sauf un. Sa mère me fixait intensément. J'affrontai pendant quelques secondes ce regard qui n'exprimait aucun reproche. Elle cherchait simplement la vérité. Elle s'évertuait à deviner jusqu'à quel point je m'étais donné à son fils. Elle sut que je m'étais beaucoup donné lorsque, rougissant, je plongeai le nez dans mon assiette. Sa poitrine se souleva alors brutalement et elle exhala un profond soupir, en tordant la bouche d'une drôle de façon.

Le père choisit ce moment pour rompre, fort heureusement, le bref instant de tension qu'avait engendré ce malencontreux incident, en s'adressant à Khélil :

— Tu es nerveux, mon fils. Sois moins brutal dans tes gestes, tu vas tout mettre en l'air !

Après dîner, Khélil m'emmena à Sousse. C'est une ville plus animée, plus grande et plus touristique que Monastir qui ne doit sa notoriété qu'au seul fait d'avoir vu naître, soixante-neuf ans plus tôt, le président de la république, Habib Bourguiba.

Nous empruntâmes la promenade qui longe la mer. Il faisait très doux, une brise venant du large rendait, le soir, l'atmosphère plus respirable. Nous n'étions pas seuls, une foule de touristes et de Sahelis avaient eu l'idée de profiter de cette trêve que le soleil accordait, de nuit, aux êtres qu'il accablait de chaleur le jour.

Nous ne disions rien, savourant ces moments privilégiés après une semaine pendant laquelle nous nous étions débattus, l'un comme l'autre, dans les affres de l'incertitude. J'avais eu raison de venir !

Mon père n'avait fait aucune difficulté pour m'y autoriser. Il m'avait juste questionné sur ma joue meurtrie. Bizarrement, la méduse l'avait convaincu totalement. À moins qu'il ait préféré croire à une histoire si peu plausible fut-elle plutôt que d'affronter un problème me concernant.

Nous finissions nos glaces et Khélil me proposait de prendre le chemin du retour, lorsque je sortis la gourmette de ma poche et la lui tendis.

— Pourquoi me la rendre ? Tu n'en veux plus ?

— Ton père l'a vue à mon poignet dimanche dernier. Il vaut mieux qu'il la voit au tien maintenant. Ça lui évitera de te poser des questions.

— Et à toi, il n'a rien dit ?

— Non, rien. Il l'a pourtant bien regardée mais il n'a rien dit. Maintenant que ta mère nous a vus avec ta main presque dans ma culotte, je crois que nous n'avons plus grand-chose à leur cacher. Mais ce n'est pas une raison pour faire de la provocation, n'est-ce pas ?

Nous éclatâmes de rire à l'évocation de ce que nous venions de vivre et qui nous avait, sur le moment, ôté toute

envie de plaisanter. Je verrouillai le fermoir de la gourmette autour de son poignet, comme il l'avait fait lui-même autour du mien deux mois plus tôt, et nous reprîmes la route.

Peu avant d'entrer dans Monastir, Khélil se gara le long de la corniche et me demanda de le suivre :

— Il y a un accès facile à la plage, par ici.

Je m'emparai de sa main et nous entreprîmes la périlleuse descente. Je pense que, même de jour, peu de gens devaient se risquer sur l'étroit sentier que Khélil qualifiait d'accès facile et que je trouvais pour ma part fort escarpé. La petite crique sur laquelle nous débouchâmes était déserte. Il n'était pas loin de minuit. Aucune lumière artificielle n'atténuait les mille feux que les dieux avaient allumés dans un ciel limpide. La lune, énorme comme souvent en cette saison, était si basse sur l'horizon qu'elle avait, en frôlant la mer, saupoudré sa surface de poussière d'argent, la parant comme une star un soir de gala.

Khélil me prit d'abord doucement contre lui, puis se laissa glisser à mes pieds, enserrant mes jambes de ses bras, les paupières closes sur un repentir muet. À mon tour, je me laissai choir face à lui et, de mes lèvres, j'effleurai les siennes. Il murmura, la gorge nouée par l'émotion :

— Comment ai-je pu faire ça ? Mon Dieu, comment ai-je pu ? Aussi longtemps que je vivrai, mon amour, mes mains ne se poseront sur toi que pour mieux t'aimer.

Il caressait ma joue gauche qui avait viré du violet au "jaune vert" pâle, plus discret.

Sa langue écarta mes lèvres et ses mains se glissèrent sous ma chemisette. Nous n'avions pas eu de moment d'intimité depuis la veille de la dispute. Nous fîmes l'amour dans un abandon total, submergés de désir. Trop heureux d'avoir de nouveau l'occasion de nous donner l'un à l'autre, nous le faisions pleinement. Lui, habituellement égoïste dans ce domaine, s'inquiétait soudain de mon plaisir. Il ne voulait deviner aucune souffrance dans mes gémissements, il ne voulait percevoir que la jouissance dans mes soupirs.

Couché sur le sable, au pied de la falaise, la tête rejetée en arrière vers la Méditerranée qui envoyait, de temps à autre, une vaguelette lécher comme une langue tiède mes poignets étendus dans le prolongement de mon corps, je regardais la lune à l'envers et j'avais l'impression de m'en rapprocher un peu plus à chaque poussée que Khélil imprimait dans mes flancs.

J'inventerai mille manières de te faire plaisir. Je sèmerai sur ta peau des sourires que viendront arroser mes larmes, puis de nouveau mes rires. Mes doigts les mélangeront sans qu'aucune griffure n'écorche son satin. J'étancherai ma soif aux sources de ta vie. Je me ferai catin afin que dans mon corps tu noies à satiété tes désirs assouvis. Enchaîné à tes pieds pour mieux t'appartenir, j'obscurcirai le ciel pour qu'en pleine nuit ma main vienne te saisir, qu'en moi elle te guide. J'arrêterai la course insensée de la Terre, pour que la nôtre dure éternellement. Et pour toujours te plaire, pour que tes yeux, jamais, ne voient le crépuscule obscurcir ma beauté, je t'assassinerai à l'aube de l'amour, à l'aube de la vie.

Le lendemain à midi, nous vîmes débarquer Fethi accompagné de sa famille. Ils avaient leur maison à Sousse et étaient régulièrement invités à Monastir. Fethi était surpris de me voir chez les parents de Khélil, mais il attendait cependant que nous soyions tous les trois à la plage, plus tard dans l'après-midi, pour poser les questions qui lui brûlaient les lèvres

— Vous ne pouvez plus vous passer l'un de l'autre, ou quoi ? Puis se tournant vers Khélil :

— Il n'est quand même pas devenu chasse gardée, dis ?

— Si justement, plus personne n'y touche. Sofïène est à moi maintenant.

— Que fais-tu du groupe ? Il a toujours été à nous trois. De quel droit te l'appropries-tu, subitement ?

Ils parlaient de moi comme si je n'étais pas là, un butin dont on se dispute le partage. Quelques mois plus tôt, je n'aurais pas osé m'élever contre Fethi, mais fort d'être sous la protection de Khélil, je lui fis face

— Arrête donc de parler de moi comme d'un esclave. Je n'appartiens à personne. Khélil et moi nous nous aimons, c'est tout !

Il éclata de rire :

— J'ai l'impression d'avoir déjà entendu ça quelque part ! Et c'est avec des tartes dans la gueule qu'il t'a déclaré sa flamme ?

Il avait pris mon menton entre ses doigts, afin d'exposer ma joue tuméfiée, et avait rapproché son visage, comme pour mieux m'examiner. Je me dégageai d'un mouvement brusque de la tête et ouvris la bouche pour répondre, mais Khélil l'avait pris à la gorge d'une main et le soulevait presque de terre :

— Tu ne l'insultes pas, tu ne l'agresses pas et surtout tu ne le touches plus jamais. C'est compris ? hurla-t-il. On commençait à nous regarder. Il y avait du monde. C'était le week-end et cette plage, comme toutes celles qui ne longeaient pas les hôtels, était investie, les jours fériés, par les autochtones. Fethi, la rage au ventre, écumait :

— On en reparlera au Bardo. Je ne vais pas le lâcher comme ça, crois-moi ! Il y a un pacte et tu le respecteras, de gré ou de force.

Khélil m'entraînait déjà, plantant Fethi encore tremblant de co-lè-re. Il devait vraiment être hors de lui, car nous l'entendîmes crier, de loin :

— Pédés !

Sans se retourner, Khélil leva la main, le majeur dressé.

— De quel pacte parlait-il ? demandai-je tandis que nous nous dirigeons vers un café situé non loin, en bordure de mer.

— Rien, un truc pas important, c'est ancien.

Je le retins par le bras assez violemment, le forçant à se tourner vers moi. Mon regard devait être particulièrement mauvais, car je le vis amorcer un geste de recul.

— Ancien ou pas, tu vas m'expliquer ce que vous avez manigancé dans mon dos.

Je m'étais parfaitement accommodé d'un rôle qui n'avait pas exclu la manipulation dans les deux sens. Mais quelque chose m'échappait qui ne me plaisait pas. Il m'entraîna à la terrasse du café. Nous passâmes nos commandes puis il se décida à parler :

— Tu te souviens de la première fois sur la balançoire ? (tu parles si je m'en souvenais !) Lorsque nous t'avons ensuite laissé, nous nous sommes réunis chez moi, tous les trois, et nous avons décidé...

Il hésitait, se grattait la gorge, regardait ses mains, puis il poursuivit :

— Nous avons décidé que tu nous appartenais. De quelque manière que nos rapports avec toi devaient évoluer, il était entendu qu'on te partagerait à trois, équitablement. En fait, Taoufik n'a jamais été vraiment accroc, il s'en foutait un peu. Mais Fethi et moi avons toujours rivalisé plus ou moins à ton sujet.

Afin de justifier cette stupide réunion, faite dans mon dos et au cours de laquelle ils avaient pris une décision non moins stupide, Khélil s'empressa d'ajouter en jouant nerveusement avec son verre, l'air penaud :

— Nous étions des gamins. Nous n'avions même pas quatorze ans.

— Parce que vous croyez être devenus des hommes tout d'un coup ? Eh bien, si tu as donné ta parole tu vas la tenir. On ne conclut pas un pacte à la légère. C'est Fethi qui a raison, je suis autant à lui qu'à toi.

Je ne pensais pas un mot de ce que je disais. Je tentais seulement de le prendre à son propre piège, lui faisant mesurer l'incongruité d'un tel accord. J'avais eu conscience d'être une sorte de garçon objet au sein du groupe, mais je n'avais pas imaginé que j'avais été un enjeu qui avait, de surcroît, fait l'objet d'une réunion à l'issue de laquelle un pacte avait été scellé.

Sa réaction ne se fit pas attendre. Il laissa de côté l'air coupable, pour revêtir la prestance et l'arrogance qui collaient mieux à sa personnalité :

— Tu n'es pas un peu malade, non ? Il y a longtemps que je n'ai plus envie de te partager avec qui que ce soit. Je t'ai dit que je te voulais pour la vie, tu crois donc que je parle pour ne rien dire ? Tu crois que je n'ai pas pris conscience de l'importance des sentiments que j'ai pour toi ? Sofïène, je t'aime, je ne peux plus me...

— Parle plus bas, on nous remarque, l'interrompis-je.

— Je m'en fous, dit-il en élevant plus encore la voix. On peut bien nous remarquer, je n'ai pas honte de t'aimer. Avec toi je me sens assez fort pour affronter la terre entière. S'il y en a un qui n'est pas content, qu'il vienne me le dire.

— Justement en voici un, mais il s'est déjà exprimé tout à l'heure.

Fethi allongea sa foulée dans notre direction. Il se saisit d'une chaise :

— Je peux ? demanda-t-il à Khélil qui fit un geste vague indiquant que cela lui était égal, avant d'ajouter :

— J'ai réfléchi sur la plage. Je vais te poser une question... plutôt directe et tu y réponds franchement. Quelle est la nature exacte de vos rapports à tous les deux ?

La question ne s'adressait qu'à Khélil. J'étais écarté de la discussion. Ils me faisaient le coup de : " nous sommes entre hommes, ne te mêle pas de ça ". Ils ne m'avaient pas demandé pas de m'en aller et c'était encore heureux.

Khélil répondit :

— Sofïène te l'a dit tout à l'heure, je l'aime et il m'aime. Je ne souhaite plus le partager.

— Ce que je veux dire c'est : quelle est la nature de vos rapports... physiques ?

Khélil avait l'air gêné. Je fis comme si je n'avais rien entendu. Il y avait des moments où leur machisme, qui m'écartait de leurs dialogues "virils", m'arrangeait bien. Je laissai Khélil s'en sortir comme il pouvait :

— Tu réclames des détails intimes... tout de même... tu es trop curieux, ça changera quoi pour toi ? Je t'ai dit que je ne le partagerai plus.

— Ça changera que je te le laisse si tu réponds à ma question. Avez-vous des rapports comme peuvent en avoir un homme et une femme ?

Khélil le regarda longuement sans prononcer une parole avant d'acquiescer d'un imperceptible mouvement du menton. Je pense que Fethi s'attendait à une réponse affirmative, mais il sursauta cependant, comme si un coup de fouet venait de claquer à son oreille :

— Dans ce cas il est à toi, tu l'as gagné, félicitations ! Nous n'avons qu'à changer les termes du pacte : non seulement il est à toi, mais Taoufik et moi veillerons en ton absence à ce que personne ne rôde autour de lui. — Ils se serrèrent la main en riant. Je les trouvais un peu gonflés de me rabaisser au rang de peluche gagnée dans une foire. Pourtant je n'eus pas le cœur à en débattre. Khélil avait glissé sa main sous la table afin d'enserrer la mienne, étouffant toute velléité de révolte.

J'avais moi-même tellement conscience d'être à Khélil qu'il m'était assez pénible de voir un tiers souligner un état que je ne souhaitais pas rendre aussi évident. L'autre fait qui m'exaspérait était la surveillance que se promettait d'exercer Fethi à l'avenir. J'avais horreur qu'on me colle au cul... sans mon assentiment.

Le vendredi soir de la semaine suivante, Khélil retourna à Monastir avec son père. Je devais moi-même accompagner le mien le jour suivant à Sousse.

Samedi matin, nous prîmes place, mon frère et moi, dans le bus loué pour transporter toute la troupe.

Mon père était une sorte d'artiste à tout faire. Il anima d'abord des émissions radiophoniques, fredonna quelques airs qui lui ouvrirent la porte de quelques maisons de disques, obtint divers rôles, tous secondaires, dans divers films locaux, tous de seconde catégorie. La télévision, en se répandant progressivement dans les foyers, acheva d'asseoir sa notoriété. Il réalisait enfin son rêve, accédait à la célébrité qu'il avait tant recherchée, était reconnu jusque dans les villages les plus reculés de la Tunisie (grâce à la radio), adulé par un public de plus en plus nombreux. On le voyait régulièrement dans des feuilletons qui devenaient bien vite des séries culte. Il animait des spectacles télévisés, se produisait dans des pièces de théâtre. Il était présent partout. D'ailleurs, lorsque en grandissant, je pris conscience qu'en Tunisie nul n'ignorait qui était mon père, j'en fus dans un premier temps très fier, puis, assez rapidement, il devint lassant de m'entendre répondre, à chaque fois que j'énonçais mon nom :

— Tu es le fils de Jamel D. ?

Mû par un désir d'indépendance, mon père s'éloigna du monde de la radio et de la télévision, sans rompre tout à fait, afin de fonder sa société de production de variétés. Il ouvrit un bureau à Tunis près des locaux de la RTT et monta sa propre troupe de musiciens, chanteurs et danseurs, des deux sexes. Il décrochait des contrats à droite, à gauche, pour animer des spectacles et ça marchait bien, surtout en période estivale et pendant les fêtes de fin d'année.

Nous nous dirigeons vers l'un des hôtels les plus luxueux de Sousse, voire de la côte du Sahel, le Jawahara, afin d'offrir à sa clientèle un spectacle de chants et de danses pour le soir même. L'ambiance dans le bus était celle d'un collègue en folie. La moyenne d'âge devait se situer autour de vingt-deux ans. Nous chantions beaucoup, criions et riions pendant le trajet. Aâdel qui accompagnait souvent mon père en tournée connaissait la plupart des artistes présents. Je fréquentais beaucoup moins ce milieu et je devais connaître trois ou quatre visages, dont celui de mon frère. Mon père voyageait dans sa propre voiture avec Deborah.

Je me sentais plus en confiance avec les femmes de la troupe : celles-ci savaient se montrer maternelles avec moi. En revanche, j'éprouvais toujours une certaine crainte en abordant les hommes. Leur regard, surtout, me mettait mal à l'aise. Il était souvent moqueur, ou alors gourmand, et dans tous les cas perplexe lorsqu'il se posait sur moi pour la première fois. Parmi les garçons de la troupe, il y en avait de très beaux qui, s'ils avaient pu lire dans mes pensées, auraient certainement abandonné l'air moqueur pour ne garder que le gourmand. Les femmes étaient plus rassurantes. Elles se montraient souvent plus indulgentes (ou plus naïves), ne voyant dans ma grâce et ma douceur que le prolongement d'une enfance que je quittais parfois, lorsque le besoin de goûter à des fruits défendus, à des fruits d'adulte, se faisait pressant. Enfance, pourtant, dans laquelle je me réfugiais de nouveau dès que je pressentais un danger ou qu'une femme s'approchait de moi. Une femme pouvait m'embrasser, me serrer dans ses bras, me cajoler, je n'y voyais que gestes affectueux de mère ou de grande sœur. Si un homme avait agi de même, peut-être le petit garçon se serait-il brutalement éloigné de l'enfance pour mordre à pleines dents dans ces fruits qui me tentaient et auxquels je ne résistais pas toujours.

Les femmes devenaient ainsi le bouclier indispensable que je dressais entre les hommes et moi, afin d'aguicher ceux-ci en toute sécurité, car lorsque j'analysais mon attitude face aux adultes, je constatais que, plus fort que la crainte qu'ils m'inspiraient, on retrouvait avant tout le désir de séduire dans chacun de mes gestes, que ce soit dans les yeux baissés mais qui renvoyaient, malgré tout, des éclairs de promesses derrière le voile de mes cils, ou dans la lippe boudeuse que je savais devoir humidifier d'un passage lent de la langue, ou encore dans mes mains qui semblaient ne pas savoir où se poser lorsque l'on m'adressait la parole, glissant de ma nuque à mon cou, en de légers effleurements, avant de disparaître dans l'échancrure de ma chemise où mes doigts s'attardaient

en de mystérieuses caresses. Tous ces gestes étaient suffisamment discrets pour ne pas être taxés de provocation. Pourtant, les personnes réceptives ne manquaient pas de deviner qu'un volcan couvait sous cette frêle apparence. Volcan que Khélil avait su réveiller et dont il contrôlait efficacement les débordements en apaisant mes fièvres avec la compétence que l'on sait.

Abandonnant la troupe à son matériel qui fut débarqué dans un désordre indescriptible, je téléphonai à Khélil. Aâdel et moi avions la même chambre. J'y déposai mes affaires pour le soir ; lui n'avait pas encore investi les lieux, probablement en train de chasser la touriste. Je laissai la clé à la réception et allai au bord de la piscine pour y attendre Khélil.

Comme il était agréable de s'abandonner au soleil. L'eau claire clapotait à quelques mètres. Allongé sur un transat, les jambes écartées, j'invitais la brise marine à souffler sur ma peau sans qu'elle parvienne, pour autant, à atténuer la morsure du soleil. Les serveurs qui s'agitaient autour de moi, prêts à combler mes désirs, et surtout la pensée que j'allais être sous peu rejoint contribuaient à rendre unique ce moment. Les vacances commençaient enfin à ressembler à des vacances. J'aperçus Aâdel, à l'autre bout de la piscine, qui discutait penché sur une blonde un peu forte et qui ne semblait plus si jeune.

Je clos les paupières, un imperceptible sourire aux lèvres. Un doigt, dont la caresse était à peine plus soutenue que celle de l'air venu du large, se posa comme un papillon sur ma main abandonnée. Sans ouvrir les yeux, je m'en saisis pour le serrer fortement. Mon sourire s'exprima alors plus franchement, Khélil venait d'arriver.

Le soir, pendant le spectacle, Aâdel vint m'annoncer qu'il dormirait chez la grosse blonde aperçue l'après-midi. Je ne devais donc pas l'attendre et je devais surtout n'en rien dire à mon père. Nous nous regardâmes, Khélil et moi. La même pensée venait de nous traverser l'esprit. Nous avons une chambre pour nous deux et pour toute une nuit dans l'un des hôtels les plus chics de la côte. J'avais hâte de remonter dans les étages afin d'y jouer les stars. Je le fis savoir à Khélil qui me répondit :

— Maintenant que je te sais à moi pour la nuit, je vais regarder le spectacle plus longtemps. Ton père est en grande forme. Il est très drôle ce soir.

— Moi aussi je suis en forme. Je te le prouve quand tu veux !

Vers une heure du matin, et alors que je me faisais de plus en plus pressant pour le faire céder, Khélil m'entraîna vers l'ascenseur. Par bonheur, la chambre ne donnait pas sur la fête, ce qui fait que les bruits nous parvenaient étouffés. Je passai sous la douche, vite rejoint par Khélil qui, après s'être fait supplier toute la soirée, semblait tout à coup entreprenant. C'est lui qui me savonna longuement, ne négligeant aucun recoin de mon corps. Il me rinça, puis lécha l'eau qui ruisselait sur ma peau, comme un chiot. Il me surprenait chaque jour davantage par d'heureuses initiatives. Il me conduisit devant le lavabo, face au miroir. Je lui offris mes fesses que je frottai contre son sexe. Il savait qu'il devait attendre que je m'enduisse de la crème que je prenais systématiquement avec moi quand nous devions nous voir. Nous en avons fait un jeu érotique, puisque je l'en enduisais d'abord ; ensuite je me lubrifiais sous ses yeux. Mon doigt, qui jouait avec mon intimité, le mettait dans un tel état qu'il interrompait souvent cette opération pour, quasiment, me forcer. Je me penchai le plus possible en avant afin de l'observer plus complètement dans le miroir, les deux mains appuyées de chaque côté de celui-ci de façon à offrir une résistance à ses coups de reins, quoiqu'il me retînt fermement par les hanches. C'était terriblement excitant de le voir par miroir interposé. Depuis que je commençais à être aguerri à cette pratique, Khélil, négligeant les précautions des premières fois, se laissait aller à des assauts d'une énergie telle qu'ils me laissaient souvent meurtri, épuisé, mais tellement comblé, reconnaissant. Lui-même savait prolonger notre plaisir. Il se contrôlait parfaitement, modulant la fréquence et la profondeur des va-et-vient. Il m'amenait au seuil de la douleur, tandis que je l'attendais pour me libérer, et c'est seulement quand il sentait que celle-ci allait prendre le pas sur mon plaisir que je l'entendais râler, me signifiant que je pouvais jouir à mon tour. J'accélérais alors le mouvement de ma main et le sperme qui jaillissait de mon sexe semblait être un débordement de celui de Khélil.

Nous retournâmes sous la douche.

Notre attention fut de nouveau retenue par les airs de musique et les bribes de la voix de mon père au micro qui nous parvenaient du lointain. bercés par cette rumeur, nous nous endormîmes l'un contre l'autre, mon souffle sur sa nuque. Mon bras le retenait comme pour puiser dans son contact l'assurance qu'il veillerait, jusqu'au matin, à ce qu'aucun cauchemar ne vienne entacher mes songes.

C'est Khélil qui alla ouvrir lorsque le garçon d'étage frappa à la porte, le lendemain à dix heures, apportant deux petits-déjeuners. J'étais assis sur le lit, le drap retenu d'une main sur la poitrine, quand le serveur entra. D'abord timide, le regard baissé, il leva les yeux sur moi et s'immobilisa, le plateau toujours dans les mains. Je le regardai à travers les mèches de cheveux qui me tombaient sur les yeux, la tête légèrement penchée sur le côté dans

une pose faussement ingénue et vraiment provocante. Khélil rompit le charme en désignant la table basse :

— Pose le plateau ici ! C'est bon, tu peux disposer !

Le serveur se retira rapidement en bafouillant un " bonne journée messieurs-dames " qui nous fit éclater de rire, à peine la porte fut-elle refermée.

— Quel allumeur tu fais ! Tu n'as pas honte de troubler ce pauvre garçon ?

— Tu parles si je l'ai troublé. Il doit voir bien pire avec tous les plateaux qu'il apporte dans les chambres. Et puis je n'ai rien allumé ! Je me couvre parce que je suis tout nu. Je n'allais pas me promener les fesses à l'air, sous son nez.

— Les fesses, non ! Mais tu n'es pas obligé de te couvrir la poitrine, tu oublies que tu n'en as pas. Du coup, il t'a pris pour une femme.

— Il faudrait savoir ce que tu veux. Un jour tu as dit que mes seins commençaient à poindre.

— Ah bon ? J'ai dit ça moi ? Fais voir un peu, que je vérifie !

Écartant le drap que je tenais toujours serré contre mon corps, il se jeta sur moi, me chatouillant de la bouche et des mains jusqu'à ce que je parvienne à crier grâce, entre mes éclats de rire.

Prenant conscience que nous mourrions de faim, nous nous ruâmes sur le plateau des petits-déjeuners.

J'avais eu mille fois raison de profiter des instants de bonheur que m'avaient offert ces deux journées, puisque le week-end suivant ne devait pas m'apporter la même sérénité.

Mon père était parti vers vingt heures pour son travail, emmenant avec lui Deborah qui voulait connaître l'envers du décor d'une émission de télévision. L'émission aurait dû se prolonger tard dans la nuit si un incident technique n'en avait ajourné l'enregistrement.

Ftima avait pris sa soirée et ne devait réapparaître que le lendemain. Quant à Aâdel, il était " en train de courir la gueuse Dieu seul sait où ", comme disait ma mère dans le temps en parlant de mon père, lorsque celui-ci ne rentrait pas. J'avais donc la maison pour moi tout seul. Sachant me montrer partageur à mes heures, j'avais décidé d'en faire profiter Khélil.

Nous étions lascivement allongés sur mon lit dans le noir. Nous venions de faire l'amour et, comme à chaque fois, nous prolongions cet instant magique par des caresses et des mots doux.

C'est le bruit de la porte de la véranda qui nous fit sursauter. Mon père avait laissé sa voiture dans la rue et nous n'avions pu être alertés par le bruit du moteur. J'eus à peine le temps de l'entendre appeler du couloir :

— Sofi, tu es là ?

Il faisait irruption dans la chambre, allumait la lumière. Nous étions debout au milieu de la pièce. Nous avions eu le temps d'enfiler nos slips et pourtant nous avons tous deux ramené instinctivement nos mains sur nos sexes, comme pour mieux soustraire à sa vue l'objet du délit (ce sont mes fesses que j'aurais dû cacher dans ces conditions). Je vis son visage pâlir sous l'influence du doute qui l'assaillit en découvrant que je n'étais pas seul. Il désigna la porte du doigt en disant :

— Toi, tu files d'ici, immédiatement.

Puis il reporta son attention sur moi, faisant comme si mon ami n'existait déjà plus. Khélil n'obtempéra pas sur le champ. Je sentais qu'il hésitait à me laisser seul affronter une colère qu'on devinait terrible. Il me regarda. Il se tourna de nouveau vers mon père, ouvrit la bouche :

— Monsieur...

— J'ai dit immédiatement ! hurla mon père sans me quitter des yeux.

Je trouvais Khélil courageux de ne pas être déjà en train de courir dans la rue. Il n'y avait plus rien à faire pour moi. Il valait mieux qu'il me laisse. Je lui fis un petit signe de la tête. Prenant ses vêtements sous le bras, il sortit. Mon père s'avança :

— Que faisiez vous tout nu, dans le noir ?

— On n'était pas tout nu. On était en slip.

Il baissa les yeux comme pour avoir confirmation de mes dires. J'avais très peur. Je tremblais sans pouvoir me maîtriser, mais je gardais un mince espoir. Ce n'était pas comme s'il nous avait surpris en pleine action. Il avait juste de très gros soupçons :

— Bien, alors que faisiez vous en slip dans le noir ?

— J'étais seul ce soir, je lui ai demandé s'il voulait dormir ici. Je le fais parfois chez lui.

Son regard parcourut la chambre et je compris que c'était perdu lorsque je le vis s'arrêter sur le lit d'Hédi, intact, ne comportant même pas de draps. Seul le mien, défait, ressemblait à un champ de bataille.

D'un revers de la main en pleine figure, il m'envoya m'écraser contre l'armoire derrière moi. Deborah, qui avait assisté à toute la scène, l'empoigna pour le tirer en arrière. Ils sortirent tous les deux, me laissant à la fois assom-

mé et sidéré de la facilité avec laquelle elle venait de lui faire lâcher prise. Je me trompais lourdement dans mes déductions.

J'entendis dans le couloir le charmant accent américain :

— Mais que fais-tu Jamel ? Oh non, pas ça ! Please don't, tu es fou. Attends demain, tu seras plus calme, vous pourrez discuter.

Mon père revenait déjà, une cravache à la main. Il avait dû, je pense, se faire mal avec la gifle qu'il venait de m'asséner et se rappeler de l'existence de la cravache.

Elle était sur le haut de l'armoire de sa chambre à coucher, et n'avait pas servi depuis de longs mois. En fait, elle s'était usée sur le dos de Aâdel qui, dans ce domaine aussi, avait monopolisé davantage l'attention paternelle. Je dois ajouter qu'il avait été également le plus retors des trois. Hédi échappait aux sévices corporels de par son handicap physique. Quant à moi, j'avais appris à jouer de la prunelle avant même de savoir parler.

En voyant mon père revenir et refermer la porte derrière lui à double tour, ce n'était pas de la prunelle que j'avais envie de jouer, mais des castagnettes avec les genoux, tellement je tremblais de terreur.

— Maintenant, tu vas me dire ce que vous faisiez.

Sans attendre de réponse, le premier coup de cravache s'abattit, imprimant une traînée brûlante sur le haut de mon bras. Ma main se posa aussitôt à cet endroit dans un réflexe de protection bien dérisoire, puisque le second coup vint me cingler les doigts, m'arrachant un petit cri et poussant ma main à battre en retraite sous l'aisselle qui semblait offrir un refuge plus sûr.

— Tu vas me dire ce que vous faisiez, oui ?

Le troisième coup, dont la puissance allait crescendo, venait de me déchirer l'épaule. Le quatrième sur la cuisse me mit à terre. Ensuite je ne les comptai plus, trop préoccupé à protéger les endroits les plus vulnérables de mon corps, ne sachant quelle priorité donner à quelle parcelle de mon anatomie. Chaque geste de protection que j'entamais exposait un autre carré de peau à la furie paternelle.

C'est la position du fœtus qui me sembla la mieux adaptée pour contrer ce genre d'agression. Les coups sur mon dos et mes bras devenaient intolérables de souffrance et mes petits cris se transformèrent en hurlements de douleur. Mais ce qui me fit le plus de mal, ce qui allait laisser des traces bien plus durables que les traînées rouges de la cravache fut la phrase qui ponctuait chaque coup, comme pour mieux l'enfoncer en moi :

— Qui faisait la femme ? Réponds ! qui faisait la femme ?

Le mépris qui perçait dans son ton effaçait tout le reste. J'étais humilié. Je ne sentais même plus mon corps. J'avais envie de disparaître. Il pouvait me battre jusqu'à la mort. Peut-être qu'après tout je le méritais.

Deborah cognait à la porte, hystérique :

— Stop it ! Jamel, je t'en conjure, arrête, tu vas le tuer. Open the door. Ouvre ou j'appelle the police..

L'émotion introduisait des mots d'anglais dans son injonction.

Je ne pense pas que ce fut la menace de la police qui décida mon père à arrêter. Je pense plutôt qu'il s'était rendu compte que je ne criais plus depuis un petit moment. Il sortit, haletant. Deborah s'engouffra dans la chambre dès que la porte fut déverrouillée. Elle s'agenouilla près du corps recroquevillé sur le carrelage. Je gémissais doucement en murmurant : " Maman... maman... ".

Deborah, émue, posa ses mains sur moi. Elles me parurent fraîches et apaisantes sur ma peau mise à vif. Elle m'aida à me mettre au lit, alla chercher une bassine d'eau, un gant de toilette et entreprit de me tamponner le corps. En parfaite Américaine, elle avait une trousse de secours assez complète. Elle badigeonna les zébrures laissées par la cravache à l'aide d'une pommade. Je faillis lui dire que j'avais, moi aussi, une pommade cicatrisante dont je me servais pour le cul. Mais mon sens de l'humour venait d'en prendre un sacré coup après le traumatisme que je venais de subir ; je décidai de remettre à plus tard mes traits d'esprit. Quand Deborah referma doucement la porte derrière elle, après m'avoir embrassé et éteint la lumière, je pleurais encore, sans bruit, en murmurant de temps à autre : " maman... ".

Je les entendais parler dans la salle à manger, ou plutôt je n'entendais qu'une voix, puisque mon père ne disait pas grand-chose et que ses réponses étaient, de toute façon, inaudibles :

— Comment as-tu pu lui dire ça ? Tu te rends compte des propos que tu as tenus envers ton propre fils ? Tu risques de le traumatiser pour toujours, Jamel... Et puis tu n'as rien vu, il a très bien pu dire la vérité... Eh bien, laisse lui le bénéfice du doute. Tu conclus un peu vite, je trouve... il y a des choses qui font partie de l'adolescence, ça ne veut pas dire que ça aura des conséquences plus tard...

Je me disais qu'il ne fallait pas qu'elle se fatigue à le convaincre. Il était loin d'être stupide. Il avait tout compris depuis longtemps. Ça lui faisait mal et il avait trouvé, ce soir, l'occasion d'exprimer sa rancœur. Il avait posé des questions mais ne m'avait pas permis d'y répondre. Chaque question avait été accompagnée d'un coup de cravache, comme pour me museler plus sûrement

Mon père n'aimait pas lever la main sur moi. Il ne se gênait jamais pour annuler les divers sévices qu'il était prévu de m'infliger, souvent sous un prétexte fallacieux qui ne trompait personne ; parfois même sans prendre la peine de se justifier. C'est pourquoi je pense que ce soir-là, mon père s'était flagellé à travers moi. La punition n'avait pas été pour moi, elle avait été pour celui qui n'avait pas su me regarder avec plus d'attention, pour celui qui n'avait pas pris le temps de me voir grandir. Elle avait été pour celui qui n'avait pas su deviner ce que j'avais dans le cœur, dans la tête, dans le corps. La punition avait été pour lui, qui n'avait pas vu que ma soif d'amour était due à un trop long sevrage, que ma boulimie de caresses ne compenserait jamais l'absence de ses baisers sur mon enfance.

Moins d'une demi-heure plus tard, la porte de la chambre s'ouvrit et, sans allumer, mon père s'assit sur le bord du lit. Il me passa la main dans les cheveux avec beaucoup de douceur. Je ne pleurais plus mais je reniflais très fort.

Tout en continuant à me caresser la tête, il murmura :

— Je te demande pardon.

Il se tut pendant de longues secondes. J'étais toujours silencieux. J'attendais la suite :

— Je ne sais pas ce qui m'a pris. J'étais hors de moi, peut-être l'idée que quelqu'un puisse te toucher. Je ne sais pas ! Tu es tellement différent de ton frère. On ne sait jamais par quel bout te prendre. Je ne te comprends pas toujours. Tu es secret. Tu ne t'exprimes jamais. Pourquoi ? Est-ce si difficile ? Je ne suis pas souvent à vos côtés, c'est vrai, et depuis que ta mère est partie, vous êtes un peu livrés à vous-mêmes. Mais tu sais où est mon bureau. Tu n'as pas besoin d'un rendez-vous pour venir me voir. Si tu as un problème, confie-le-moi. Je suis là pour t'aider. Je t'aime, tu sais, ajouta-t-il après une brève pause. Mais tu as dressé une telle barrière entre nous...

Tout cela arrivait trop tard, mon cher père ! Ce que tu me disais ce soir-là n'était même plus d'actualité. Nous n'en étions même plus à chercher comment communiquer. Nous en étions à nous demander comment cohabiter désormais. Après ma mère, c'est moi qui te quittais. Tu m'avais négligé comme tu l'avais fait avec elle, et maintenant tu disais que tu m'aimais ? Tu me reprochais d'avoir dressé une barrière ? Évidemment que j'en avais dressé une ! Je ne supportais plus de voir ton indifférence ! Il fallait que je t'occulte de ma vue puisque tu m'avais occulté de ta vie.

Ses doigts jouaient toujours dans mes cheveux. Je continuais à renifler.

— Ils vont passer Les Yeux sans visage à la télé dans Cinéma de collection, tu viens le regarder avec nous ? Ça commence dans cinq minutes, avec Pierre Brasseur.

Je secouai la tête. Je n'y tenais pas. Je voulais dormir. Je voulais oublier, et puis j'avais mal partout.

Juste avant de sombrer, épuisé, dans le sommeil, j'entendis Aâdel rentrer. Mon père eut une phrase qui montrait bien à quel point il était ému par ce qui venait de se passer :

— Si tu vas dans la chambre de ton frère, n'allume pas et ne fais pas de bruit. Il dort et je ne veux pas que tu le déranges.

— Pourquoi ? Il est en sucre tout à coup ?

Cette réplique m'arracha un sourire. Mon frère, fabriqué d'un bloc, dans une matière brute, n'avait pas assez de finesse pour deviner, dans la remarque inhabituelle de mon père, qu'un drame s'était joué en son absence. Je pensai que dans les jours à venir j'allais pouvoir faire ou demander absolument tout ce que je voulais. Rien ne me serait refusé.

En demandant pardon, mon père se désavouait et se mettait à ma merci. Il aurait été plus avisé de réfléchir avant de me battre.

J'avais hâte d'être au lendemain pour montrer mes blessures de guerre à Khélil et les lui faire panser avec toute la douceur dont il faisait preuve dès qu'il me voyait meurtri.

Chapitre cinquième

— C'est encore une méduse qui t'a arrangé comme ça ?

Mon frère découvrait au petit-déjeuner ma pommette tuméfiée. Sans dire un mot, je soulevai le polo pour lui montrer mon dos. Il lâcha une exclamation étouffée en reconnaissant les lésions caractéristiques qu'avait laissées la cravache d'osier gainée de cuir. Traces qu'il avait eu plus souvent l'occasion de voir sur son propre corps. Sa compassion était sincère :

— Putain ! C'est papa qui t'a fait ça ?

Je souris, presque fier. Il ajouta :

— Mais qu'est-ce que t'as fait ? Il ne te bat jamais ! T'as chié dans sa bagnole ou quoi ?

Toujours aussi poète, mon aîné.

— Je crois plutôt que j'ai chié dans sa vie. Hier, il a marché dedans !

Aâdel n'insista pas, comme à chaque fois que quelque chose lui échappait ou qu'il préférerait ignorer. Nous changeâmes de sujet.

Khélil, en revanche, voulait tout savoir. Il réclamait le plus de détails possible. D'abord surpris de me revoir si rapidement :

— Je m'attendais à te voir conigné pendant plusieurs jours.

— Je bénéficie d'un non-lieu avec remise en liberté immédiate et excuses du jury.

— Il aurait pu réviser le verdict avant l'application de la peine, ça lui aurait évité de faire des excuses, et ça t'aurait surtout évité ces marques atroces sur ce corps que j'adore. Tu as vu dans quel état il t'a mis, le salaud !

— Arrête ça, veux-tu ? C'est de mon père que tu parles ! Je ne te permets pas de l'insulter. Je t'ai dit qu'il s'est excusé. Il ne me refusera plus rien pendant un bon moment. Je viens d'en payer le prix, n'en parlons plus !

Je m'étais emballé sur la première moitié de la phrase, mais je l'avais terminé d'une voix plus douce, en prenant mon air malheureux, accentué, je le savais, par ma pommette amochée. Comme je m'y attendais, cela le fit craquer. Il m'attira doucement contre lui, avec d'infinies précautions afin de ne pas raviver ma douleur, tâche bien difficile car rares étaient les parties de mon corps qui avaient été épargnées.

Levant les yeux par-dessus son épaule, je vis son père qui nous observait du haut des marches, à l'entrée de la cave. Son regard croisa le mien. Je serrai Khélil encore plus fort, un peu par défi, beaucoup pour prendre une revanche. Sans me quitter du regard, il frappa alors à la porte. Khélil se retourna vivement :

— Oui ?

— Tu peux venir, mon fils ? J'ai besoin de toi pour m'aider à déplacer un meuble.

Se penchant vers moi, Khélil dit tout bas :

— Tu vois, si ton père avait frappé avant d'entrer hier, il n'aurait rien remarqué, lui non plus.

Je ne lui dis pas que son père venait d'en voir bien plus que le mien la veille.

J'avais deviné qu'il ne ferait pas de scandale. Il se doutait du rang que tenait son fils dans notre couple. Il partageait ainsi avec mon père la certitude que le rôle de la femme n'était pas tenu par Khélil.

L'honneur du mâle était sauf.

Quelques jours après ce que je nommerais " le drame estival ", et alors que je m'apprêtais à rejoindre Khélil pour aller à la plage, l'été semblant avoir plus d'éclat que jamais à quelques jours de céder la place à l'automne, mon frère revint à la charge dans sa quête de la vérité, ayant eu, à ce qu'il m'apprit, vent de ragots me concernant :

— On rapporte certains faits dans le quartier. Est-ce qu'ils sont vrais ?

— Pour répondre à ta question, il faudrait que je sache en quoi consistent ces faits.

— Tu dois t'en douter un peu. Des histoires...

— Je ne me doute de rien du tout. Sois plus clair ou alors tchao ! On m'attend pour aller à la plage.

— On dit dans tout le quartier que tu es pédé. Khélil et toi, on vous surnomme Roméo et Juliette.

— Je ne les aurais jamais cru si cultivés ! Ainsi ils lisent Shakespeare ?

— Quel rapport avec Shakespeare ?

— Rien, laisse tomber ! Ceci dit, j'aimerais bien connaître le ON en question. Parce que j'imagine que si ON affirme que je suis pédé, c'est que ON m'a enculé, n'est-ce pas ?

— T'emballe pas, je voulais juste savoir si c'était fondé ou pas. On murmure dans tout le quartier que mon frère se fait sauter. Je suis en droit de me poser des questions. Comprends ma situation, on va vite devenir la risée du voisinage si personne n'y met un terme et puis papa est connu quand même ! Tu as pensé à sa réputation ?

Pauvre Aâdel, il était bien le seul à se demander encore si une telle rumeur était fondée ou pas ; quant à papa, du moment qu'on parlait de lui... Devant son air désespéré, je crus utile de le rassurer :

— Tant qu'il ne s'agit que de murmures... il suffit de ne pas tendre l'oreille. Je peux te jurer que personne n'est capable, en toute sincérité, de se vanter de m'avoir possédé.

Je ne mentais pas en disant cela. Je savais que le seul à l'avoir fait n'allait pas se mettre à le crier sur les toits. Afin d'achever de le convaincre, je m'empressai d'ajouter :

— Mais si quelqu'un venait à s'en enorgueillir malgré tout, tu pourrais toujours rétorquer que lui aussi n'est qu'un pédé puisqu'il a baisé un autre garçon.

Je n'avais pas l'impression que mon argumentation le touchait particulièrement. Il est vrai que les mentalités ici sont ainsi faites que celui qui a le rôle actif ne perd rien de sa virilité et peut même raconter ses exploits, il n'en sera qu'applaudi, encouragé. L'homme qui aura eu le rôle passif se verra, lui, traité de pédé et sera méprisé. D'où ma surprise de constater qu'une interversion des rôles existait sous d'autres cieux, avec Frédéric par exemple. D'où également le silence quasi approbateur du père de Khélil, réaction qui était à l'opposé de la terrible colère

qu'avait engendrée l'humiliation ressentie par mon père.

— C'est pour ça que papa t'a battu l'autre soir ? Il a vu quelque chose, n'est-ce pas ?

Il m'avait pris la main et parlait doucement. Je baissai les yeux et me mordis la lèvre. La scène remontait à trois jours. Mon corps affichait encore les stigmates de la furie paternelle, et l'impression de sentir le contact cinglant de la cravache sur ma peau était également très vivace. Je dus sursauter à l'évocation de ce souvenir, car Aâdel me lâcha brusquement :

— Je te promets de faire taire ces racontars. Le prochain qui ose répéter des insanités sur toi, je lui règle son compte.

J'étais impressionné par la détermination qui transparaissait dans les propos de mon frère. Le moment d'une unité fraternelle arrivait-elle à l'heure où ma rupture avec mon père était consommée ? N'était-ce pas un peu tard, à deux semaines de m'installer chez ma mère ? Mon chevaleresque frère partait laver l'honneur de la famille mis en péril par le comportement primesautier du cadet. Il est vrai que, du haut de ses dix-huit ans et de son mètre quatre-vingt-deux, assaisonnés d'un caractère belliqueux, il ne craignait pas grand monde.

— N'en fais pas trop quand même. Ne vas pas te mettre à dos tout le quartier pour défendre la vertu de ta petite sœur.

Il ouvrit la bouche pour protester contre ma façon de parler et finalement se contenta de demander :

— Où vas-tu ?

— Et où donc peut aller Juliette, sinon rejoindre son Roméo ?

Dans un éclat de rire je m'enfuis, mes affaires de plage à la main.

Après mon frère, ce fut au tour de ma mère de s'effrayer de mes bleus lorsqu'elle me revit :

— Mon dieu, mais il t'a défiguré !

Elle était surtout impressionnée par ma pommette qui, plus d'une semaine après, arborait toujours une marque sombre. Je me gardai de lui montrer mon dos.

— Défiguré ! Il ne faut pas exagérer non plus. C'est un hématome, voilà tout.

— Mais on ne frappe pas sur le visage de cette façon, ça peut être dangereux.

Pour ma mère il y avait des zones autorisées aux coups et d'autres qu'il valait mieux éviter. Dans l'ensemble, je ne pouvais pas dire qu'elle ait beaucoup abusé des unes comme des autres.

— Tu as dû faire quelque chose de grave, tout de même. Il ne te bat jamais ! Tu peux m'éclairer sur les raisons de sa colère ?

— C'est justement pour une histoire d'éclairage. Il nous a trouvés, Khélil et moi, toutes lumières éteintes dans ma chambre.

Aâdel, qui n'avait jamais pu me faire avouer le motif de ma correction, leva les yeux vers moi. Je lus dans son regard que je venais de confirmer les rumeurs qui étaient parvenues jusqu'à lui. Sans plus me prêter attention, il se replongea dans la lecture de *Spermula* qu'il feuilletait à présent au grand jour, quand, pendant longtemps, cette bande dessinée pour adulte avait été confinée aux toilettes .

Ce fut ma mère qui dit :

— C'est tout ? Mais que faisiez-vous dans le noir ?

Je la regardai en soupirant, l'air de dire : " tu ne vas pas t'y mettre toi aussi ? " Puis je répondis :

— Bon, par quoi on commence ?

Mon frère et moi étions venus l'aider à déménager. Elle venait d'avoir les clés du deux-pièces, situé sur le même palier que le studio. La chambre qu'elle me réservait avait un balcon qui donnait sur la rue, de l'autre côté. Il faudrait la meubler avant la rentrée des classes. Je comptais bien demander à mon père de nous aider financièrement. Je le sentais prêt à m'offrir, selon ses nouvelles dispositions à mon égard, un lit à baldaquin si j'en exprimais le souhait.

Nous quittions tous les trois le studio lorsque j'annonçai à ma mère que j'allais faire un dernier tour d'inspection. Je revins sur mes pas dans la pièce vide.

Dépouillé de ses meubles (surtout du canapé-lit), le studio ne ressemblait plus au nid douillet qui avait abrité le début de notre amour pendant quinze jours.

Flottait cependant le parfum de ma mère, Cristal de Chanel, qui avait baigné de ses effluves mon bonheur d'alors. Il suffisait de fermer les yeux et de prendre une profonde inspiration pour revivre toutes ces nuits et tous ces matins où je m'étais endormis, puis éveillé dans les bras de Khélil. Sa demande en mariage chantait encore à mes oreilles, ainsi que tous les mots d'amour chuchotés des heures durant et que je ne m'étais jamais lassé d'entendre. À l'instant de refermer la porte derrière moi, j'aperçus à l'autre bout de la pièce, couchée sous l'évier, poussière-

reuse, une bouteille de champagne. Ce ne fut pas sans un pincement au cœur que je tournai la clé dans la serrure. Mon histoire, que je croyais neuve, avait déjà son lot de souvenirs, signe indubitable qu'elle commençait à vieillir.

— Vous avez bien travaillé les enfants. Vous devez avoir faim, mais je ne vais rien retrouver dans ce capharnaüm. Je vous emmène au restaurant ?

Khélil avait accompagné son père à Monastir, il y avait de menus travaux à figner en ces derniers jours de vacances, avant de fermer leur maison pour quelques mois. Rien ne m'incitait à rentrer au Bardo.

La Dauphine de ma mère, brave et bringuebalante, nous conduisit au restaurant La Reine Didon qui domine Carthage des collines alentours, et qui porte le nom de la fondatrice même de cette ville légendaire. Ce restaurant, dont le décor désuet et l'atmosphère feutrée abritaient habituellement les repas d'une clientèle aisée, côtoie le Château de Saint-Louis que nous pouvions admirer, pendant la belle saison et après la tombée de la nuit, baigné de lumières pastel, sa façade historique comme badigeonnée de peintures douces. Les touristes venus en cars affluaient alors nombreux afin d'écouter la voix mâle et profonde, rendue irréaliste par les haut-parleurs savamment orientés, leur narrer la triste fin de ce roi, mort de la peste en 1270 alors qu'il venait convertir les infidèles lors de la huitième croisade. Dieu merci, cette histoire était suffisamment ancienne pour ne plus porter préjudice au tourisme. Les épidémies de peste avaient été, depuis, largement endiguées et tout ce que nos chers visiteurs convertissaient de nos jours étaient leurs devises.

Ce qui avait semblé, au départ, une soirée improvisée se révéla être le fruit d'une longue préméditation, puisqu'en quittant le restaurant, ma mère sortit de son sac trois tickets pour le récital que Myriam Makeba donnait dans l'amphithéâtre situé en plein milieu des ruines de Carthage. Nous arrivions à la fin de la saison des festivals qui se déroulaient tout l'été, saison culturelle riche en manifestations artistiques et expositions diverses, et nous n'aurions plus l'occasion d'en profiter avant plusieurs mois.

C'est en quittant ce haut lieu, que je me heurtai presque à Kérim qui se frayait un chemin vers la sortie. Il était en compagnie de sa mère.

— Sofiène ? Je commençais à désespérer de te revoir, pourtant on dit que Tunis est petit. Tu ne sors donc jamais ?

Je restai quelques secondes sans voix. J'étais à cent lieues de penser à lui. Je le présentai à Aâdel ainsi qu'à ma mère.

— Il faudrait qu'on arrive à se voir avant la reprise des cours. Pourquoi pas demain ? Tu fais quelque chose de précis ?

Je me tournai vers ma mère, ignorant si elle avait des projets nous concernant. Elle fit un vague geste de la main, signifiant que si je voulais m'amuser ailleurs, elle n'y voyait aucun inconvénient.

— Rien de spécial, que proposes-tu ?

— La plage bien sûr, il faut profiter des derniers beaux jours. Si on allait à Gammarth ? À la Tour Blanche ils ont des transats et des parasols. Tu as toujours mon adresse ? Passe demain vers dix heures. Bonne soirée.

Il était très mignon avec ses boucles que le soleil s'était amusé à éclaircir de différents tons de blond. Son bronzage, uni et léger, faisait ressortir ses yeux verts pétillants de vie et de malice. Lui aussi avait plein de taches de rousseur. Je l'admirai se dirigeant avec grâce vers la voiture de sa mère. Le regard de Aâdel suivit d'abord le même chemin que le mien, avant de diverger vers la jolie blonde qui avait précédé son fils. Elle se tenait debout dans une robe à bretelles, vert pâle et qui s'arrêtait en haut des cuisses. Le choix de la robe ne devait rien au hasard, car le vert s'accordait parfaitement avec le blond de sa chevelure luxuriante et le ton pastel faisait paraître son hâle encore plus doré. Quant à la longueur du vêtement, en s'arrêtant aussi judicieusement, quelques centimètres sous la naissance de l'aîne, elle ne pouvait qu'allonger davantage des jambes interminables.

Juste avant de s'engouffrer dans sa voiture, elle nous adressa un petit signe amical qui, dans le geste gracieux qu'elle fit pour lever le bras, dévoila le peu que le tissu masquait encore, et fit apparaître, comme un éclat fugitif, la dentelle blanche dont étaient faits ses dessous. Mon frère, qui la dévorait des yeux, ne put manquer ce détail et faillit s'en trouver mal.

Plus tard dans mon lit, je devinais aisément qui devait accompagner en pensée le plaisir solitaire de mon frère. Quant à moi, c'est Khélil que j'évoquais en me caressant. Le plaisir vint en revivant la scène du lavabo, au Jawahara Hôtel.

Le lendemain dans la matinée, je sonnai à l'appartement de Kérim. J'avais pris du retard à force d'hésitation. J'avais d'abord voulu l'appeler pour me décommander, puis m'étais dit que je m'ennuierais à attendre Khélil toute la journée. J'avais fini par me convaincre qu'il n'y avait pas de mal à me distraire en son absence. La jolie femme aperçue la veille m'ouvrit la porte et, avec un charmant accent italien, m'invita à entrer.

— Kérim, ton ami est arrivé, cria-t-elle avant de s'adresser à nouveau à moi. Je vais vous accompagner et je reviendrai vous chercher dans l'après-midi. Mais je ne reste pas avec vous. J'ai des amis à voir.

J'étais allongé sur le ventre, Kérim me passait de l'huile dans le dos. J'étais bien, un souffle léger venu du large accompagnait sur ma peau la caresse de ses doigts. Ceux-ci dansaient un véritable ballet le long de ma colonne vertébrale, puis remontaient sur les côtés en caressant le creux des reins puis la taille.

Je commençais à ressentir de délicieux frissons quand une voix familière me fit sursauter :

— Khélil n'est pas avec toi ?

Fethi et Taoufik se tenaient debout, étendant leurs ombres sur nous. Taoufik, que je n'avais pas revu depuis le début des vacances, me salua avec enthousiasme. Fethi se montra glacial. Je fis les présentations, mal à l'aise. Je n'avais rien à me reprocher mais Fethi, par son comportement agressif et ses questions insidieuses, me donnait mauvaise conscience :

— Et Khélil ? Où est-il ? insista-t-il en dardant sur Kérim un regard mauvais.

— À Monastir, il aide son père à terminer des petits travaux de remise en état, avant de fermer la maison pour l'hiver. Il rentrera ce soir.

— Et toi, tu t'amuses à la plage pendant ce temps ?

Il regardait toujours fixement Kérim, l'air agressif. Celui-ci continuait à m'huiler le dos en toute innocence. Fethi lui arracha le flacon des mains :

— Tu l'as assez enduit comme ça ! On ne va pas le bouffer en friture, non plus !

Kérim le regarda interloqué. Fethi commençait à m'agacer. Je préfèrai changer de sujet et c'est d'un ton calme que je demandai :

— Et toi, quand es-tu rentré ? Tu aurais pu passer me voir. On est toujours voisins, non ?

— Hier, en fin d'après-midi, mais tu n'étais pas chez toi. Ce matin tu étais déjà parti, alors avec Taoufik on a décidé de venir passer la journée à Gammarth, mon père m'a passé sa voiture.

C'est presque dans les mœurs des jeunes Tunisiens de piquer la voiture de leur père dès l'âge de seize ou dix-sept ans. Au début cela se fait en cachette des parents et lorsque ceux-ci s'en aperçoivent il est trop tard, le gamin sait conduire. Cela rend finalement service au père d'avoir un autre membre de la famille pouvant éventuellement le dépanner en prenant le volant et, plus tard, le permis revient moins cher car peu ou pas de leçons à payer. Fethi avait déjà atteint le stade où son père lui cédait volontairement sa voiture.

— On peut se joindre à vous ? demanda Fethi, lequel, sans attendre d'autorisation, joignit le geste à la parole. Kérim me proposa de l'accompagner dans l'eau. Je le suivis, toujours sous l'œil venimeux de Fethi. Il fallait que j'en discute au plus tôt avec Khélil, qu'ils laissent tomber leur pacte ridicule. Il devait apprendre à me faire confiance. Je ne pourrai jamais m'habituer à vivre sous haute surveillance.

— Qui est-ce ? demanda Kérim une fois dans l'eau.

— Un voisin et ami. Il est très sympa d'habitude mais se croit, depuis peu, investi d'une mission de surveillance quand Khélil est absent.

— Et Khélil, c'est qui ?

— Tu l'as déjà vu, il est venu me chercher à l'aéroport.

Kérim lâcha un "ah bon !" qui en disait long sur ce qu'il avait conclu de nos fougueuses retrouvailles :

— Khélil a demandé à Fethi de te surveiller en son absence, c'est bien ça ? – Je commençais à être gêné par la tournure que prenait cette conversation, et je maudissais Fethi que je tenais pour être à l'origine de mon malaise.

— Non ! Khélil n'a rien exigé de tel. Il n'y a rien qui justifie que je fasse l'objet d'une surveillance. Et puis changeons de sujet, je ne tiens pas à débattre de tout cela, maintenant.

— Avant de retourner sur la plage, dis-moi ce que je suis autorisé à faire ou à ne pas faire. Je ne voudrais pas t'attirer des ennuis avec ton petit copain.

Il avait appuyé sur ces deux derniers mots, les accompagnant d'un sourire entendu. Kérim comprenait vite, à moins qu'il ne soit lui-même concerné. Après tout, n'étions-nous pas quelques millions sur terre (selon l'information que m'avait donné Frédéric) ? Il fallait bien qu'un jour ou l'autre je tombe sur d'autres spécimens de mon espèce. Mais rien de plus ne vint étayer mes soupçons. Je lui souris quand même. Je le sentais complice et avais l'impression, tout d'un coup, d'être moins seul et plus heureux. En revenant vers la plage, je répondis simplement :

— Aucune restriction. Sois toi-même !

Vers vingt heures trente, Taoufik, toujours dans son rôle de messenger du bonheur, vint annoncer que Khélil m'attendait. Je fis plus que courir, je volai vers lui pour me jeter dans ses bras. Je pensais tellement à lui, il m'avait tellement manqué. Depuis le déménagement du studio j'avais hâte de le revoir, ayant l'impression d'avoir tour-

né une page sur un épisode primordial de notre amour, les débuts. J'avais envie de me rassurer en le sachant de nouveau à mes côtés.

— Doucement mon cœur, tu vas m'étouffer.

Je le renversai sur le lit et l'écrasai de tout mon poids :

— Attends au moins que je ferme la porte de la cave.

Quand, enfin repus et éreintés, nous nous affalâmes l'un contre l'autre, Khélil me demanda de lui raconter mon week-end :

— Rien d'intéressant, samedi ma mère a emménagé dans l'appartement dont je t'ai parlé. Ça m'a fait drôle de laisser le studio. J'avais l'impression de me détourner d'une période heureuse de ma vie.

Tournant vers lui un visage où se lisait une profonde nostalgie, j'ajoutai d'une toute petite voix :

— J'étais mal sans toi.

— Tu aurais dû aller à la plage, ça t'aurait changé les idées.

Je sursautai, le scrutai intensément, des éclairs plus du tout nostalgiques dans le regard. Sa phrase me laissa entendre qu'il connaissait déjà mon emploi du temps, et qu'il me testait afin d'avoir ma propre version. Il prêchait le faux pour savoir le vrai et cette certitude m'exaspéra profondément :

— Écoute Khélil, si Fethi est passé te faire son rapport, tu dois déjà tout savoir de ma journée. Ne prends pas davantage de détours et viens en aux faits. Nous gagnerons tous les deux du temps.

— Fethi est passé effectivement, mais pas pour faire un rapport. Il est venu m'informer. Qui était avec toi ?

— Tu l'as peut-être vu. En tout cas, lui, se souvient de toi. Nous avons sympathisé dans l'avion, au retour de Paris. Je l'ai croisé à Carthage hier soir et il m'a proposé de l'accompagner à la plage.

— Tu ne m'as jamais raconté pour l'avion, tu aurais dû.

— Je n'avais pas de raison de le faire. Ça n'avait aucune importance. Sa compagnie est agréable, sans plus.

— Il est très beau, d'après Fethi.

— Il se met à regarder les garçons maintenant ? C'est nouveau ? Et c'est nous qu'il traite de pédés ! Je rêve !

J'étais sidéré de constater que Fethi, non content de répéter tous mes gestes à Khélil qu'il savait être jaloux et possessif, tentait d'envenimer l'affaire en donnant des détails qui ne pouvaient qu'aggraver sa méfiance. Les soupçons de Khélil que je recevais comme une insulte, alors que je n'avais rien fait de mal, me donnèrent envie d'en rajouter :

— Tu auras certainement l'occasion de le rencontrer, si tu viens un jour me chercher au lycée. Nous allons être dans la même classe, dans quelques jours.

Ce qui était exact. Kérim me l'avait annoncé. Il était allé consulter les listes affichées à l'école trois semaines avant la rentrée qui avait lieu cette année-là le lundi deux octobre.

Cette fois-ci, c'est Khélil qui eut un sursaut. Il me plaqua sur le matelas, une main autour de mon cou.

— N'oublie jamais que tu es à moi. Rien qu'à moi. Je n'admets pas que tu me nargues. Pas de cette façon et je te conseille vivement de prendre un autre ton. Il ne faut pas me prendre pour un imbécile. C'est compris ?

Sa main serrait de plus en plus fort, ses yeux brillaient de colère. Il m'étouffait. J'attrapai son poignet.

— Tu me fais mal, lâche-moi ! Si tu ne veux pas être pris pour un imbécile, tu n'as qu'à agir autrement ! Tu te laisses manipuler par Fethi. Tu es trop con !

Ses lèvres s'étaient rapprochées des miennes. La pression sur mon cou se relâcha. Son corps commençait à se faire dur contre le mien. Je me demandais parfois si nos disputes ne le stimulaient pas. Avant que sa bouche ne scelle pour un moment mes lèvres, je parvins encore à articuler :

— Tu devrais me faire porter le sefsèri pendant que tu y es !

— C'est une excellente idée, je te promets d'y réfléchir.

L'occasion de porter le sefsèri ne se présenta jamais. En revanche, une dizaine de jours avant la rentrée des classes, Ftima m'offrit la possibilité de me parer d'un autre ornement, tout aussi traditionnel, et qui caractérisait pareillement la femme arabe.

Elle devait assister prochainement à un mariage dans sa famille et je l'avais surprise, alors qu'elle venait de rentrer du hammam où elle s'était rendue en compagnie de Deborah, dans la cuisine, en pleine préparation du sokkor et du henné pour la décoration des mains et des pieds.

— Je peux goûter ? dis-je en me servant une cuillerée de la mixture à même la casserole.

J'adorais cette friandise qui était un véritable régal tout en étant d'une redoutable efficacité sur les poils.

— N'en prends pas autant ! Il ne va plus rien nous rester. Allez, va jouer ! Laisse nous. Ce sont des histoires de femmes. Ne reste pas dans nos jambes.

Espérant trouver en Deborah une complice compréhensive qui abonderait dans mon sens (j'adorais ça, les his-

toires de femmes !), je traduisis en français la sommation dont je faisais l'objet. Deborah ne parlait pas l'arabe et Ftima ne comprenait pas le français. Tout en faisant ma traduction, je pris conscience que je tenais un argument qui permettrait de faire pencher la balance en ma faveur :

— Je dois rester avec vous, ne serait-ce que pour faire l'interprète, sinon vous allez vite avoir des petits problèmes de communication.

Ftima balaya très vite l'idée que j'avais trouvée géniale l'instant d'avant :

— Nous avons passé tout l'après-midi ensemble, il n'y avait pas l'ombre d'un interprète au hammam et, malgré cela, la communication s'est parfaitement établie. Mais si tu tiens à rester, et au lieu de me tourner autour comme une mouche, tu te mets dans un coin et qu'on ne t'entende pas.

Ftima m'aimait beaucoup et résistait mal à mon regard malheureux, surtout si je l'accompagnais de la tête penchée sur le côté.

Je ne dis pas un mot durant l'opération de l'épilation des jambes. J'étais fasciné par le rectangle de peau, lisse et rouge, qui apparaissait une fois le sokkor retiré d'un coup sec. Lorsque Ftima commença, à l'aide d'un petit bâtonnet, à dessiner de minuscules frises sur les mains de Deborah je ne pus m'empêcher de demander :

— Tu me feras aussi des dessins, après ?

— Tu n'es pas un peu fou ! Les hommes ne se décorent pas les mains au henné. Que dirait ton père ?

En fait, même si la décoration des mains et des pieds est exclusivement réservée aux femmes, au même titre que le maquillage, il arrivait que les hommes se teignent la première phalange de l'auriculaire, en guise de porte-bonheur, lors d'un mariage ou d'une circoncision. Têtu, j'insistai :

— Juste quelques points sur la paume, pas sur le dessus de la main. Mon père ne le verra même pas.

— Je te rappelle que ça tient plusieurs semaines. À tes risques et périls, je te fais un petit dessin, mais tu ne me mets pas en cause.

Une fois la main gauche terminée, et comme je la trouvais très réussie, j'insistai pour avoir la même chose sur la main droite. Ftima, entraînée par un élan artistique, devait se trouver en plein quart d'heure créatif, car elle ne se fit même pas prier pour exécuter sur mon autre main des arabesques en pointillé orange.

— Voilà, j'ai fini ! Ne touche à rien pendant trois quarts d'heure, il faut que ça sèche. Maintenant disparais ! Je dois m'occuper de mes propres membres. C'est tout de même moi qui vais à ce mariage demain ! Allez, je ne veux plus te voir avant ce soir.

Elle fit mine de prendre sa savate pour me chasser. Je sortis en courant, sous leurs rires à toutes les deux.

\*

— Fais voir tes mains !

Je venais de passer le sel à mon père, en oubliant que je devais éviter de promener mes mains sous son nez pendant un certain temps.

— Ce n'est pas possible, tu as le diable au corps ! Mais qu'as-tu donc dans le crâne, bon sang ? Tu t'emmerdes à ce point, que tu ne saches plus quoi inventer pour te rendre intéressant ?

Mon père avait parlé en arabe, alors qu'il s'exprimait habituellement en français devant Deborah, afin de lui permettre de participer à la conversation. Sans comprendre les paroles qu'il avait prononcé, elle me vit tendre les mains, paumes dirigées vers mon père, répondant en cela à son injonction. Elle en conclut, très justement d'ailleurs, que ce n'était pas du goût de celui-ci et me lança un regard complice qui signifiait que je pouvais compter sur son soutien. Elle n'avait pas l'intention de laisser se renouveler la pénible scène survenue tout juste quinze jours auparavant, d'autant que, n'étant pas dans le secret des coutumes liées au henné, Deborah ne voyait pas là matière à mélodrame.

J'étais persuadé, quant à moi, qu'il ne lèverait pas le petit doigt sur ma personne, cette fois-ci. Il avait trop souffert de la précédente correction, qu'il ne m'avait infligé qu'à regret. Je savais, en revanche, qu'il ne se gênerait pas pour me fustiger (verbalement, s'entend) :

— Tu te maries, peut-être ? dit-il dans l'intention de me vexer, car, comme je l'ai expliqué, des deux époux, seule la mariée était ainsi parée. Je ne répondis rien.

— Tu te rends compte que la rentrée des classes est dans dix jours, et que cette saloperie met au moins un mois à partir ?

Il avait repris la conversation en français, ce que Deborah mit à profit pour intervenir dans le monologue assasin qui me clouait au pilori :

— Mais ce n'est pas de la saloperie, Jamel. Regarde comme c'est joli.

Elle tournait ses mains dans tous les sens devant son visage en s'extasiant, comme elle n'avait cessé de le faire

depuis que Ftima avait terminé son œuvre. Je réprimai un sourire.

— Sur toi c'est joli, mais c'est avant tout NORMAL ! C'est sur mon fils que c'est de la saloperie !

Mon père se tourna de nouveau vers moi :

— Après tout, si cela t'amuse d'être la risée de toute une école dans quelques jours. Du henné sur les mains ! C'est comme si tu y allais maquillé comme une... Autant te promener avec un écriteau dans le dos.

Je faillis demander ce qu'il y aurait d'inscrit sur l'écriteau. Peut-être le mot par lequel il avait laissé sa phrase en suspens. Je ne dis rien, mais je n'avais cessé de soutenir son regard depuis qu'il m'avait invectivé.

C'est d'un ton las qu'il ajouta, presque en murmurant :

— Allez, va dans ta chambre, je t'ai assez vu ! J'ai un spectacle dans une heure et il ne faut pas que je m'énerve. Ça y est, j'ai mal à l'estomac. Allez, disparaïs !

En quittant la salle à manger, j'eus le temps d'apercevoir Deborah qui lui caressait la joue avec tendresse.

J'eus moi aussi envie de passer ma main ornée de petits dessins orange sur son visage, non parce que je me sentais coupable d'avoir commis une faute, mais parce que j'étais plein de compassion à son égard.

Je sortis pourtant sans me retourner.

La réaction de ma mère fut un peu plus nuancée lorsque je la vis le samedi suivant. Elle sut admettre l'indéniable talent de la bonne, tout en suggérant que les choses ne seraient pas plus mal si je retrouvais mes mains d'origine.

— Oh, que c'est joli ! C'est Ftima qui a fait ça ?

— Oui, c'est Ftima. Mais ça n'a pas été du goût de tout le monde.

— Je sais, j'ai eu ton père au téléphone. Il va falloir qu'on parle tous les deux, tu as sûrement des choses à me dire.

Je la regardai, interrogatif. Mon père l'avait appelée ? On avait des choses à se dire ? Que signifiaient ces mystères ? Où voulait-elle en venir ?

— À quel propos ?

— Rien ne presse. On verra ça une autre fois. Au fait, tu devrais commencer à apporter tes affaires ici. Tes affaires de classe surtout, la rentrée est dans huit jours et j'aimerais que tu t'installés avant.

Poussant la porte de ma chambre, elle ajouta :

— Regarde ! J'ai reçu ton lit et ton bureau, je les ai installés de cette façon, mais si tu veux réaménager ta chambre, fais comme chez toi.

Je poussai un cri de joie et me jetai dans ses bras. Mon rêve se concrétisait enfin ! J'allais vivre seul avec ma mère. Tous les soirs elle se coucherait dans la pièce à côté, à portée de voix et tous les matins, c'est elle qui me réveillerait avec son sourire et une bonne odeur de café. Je pourrais aussi recevoir Khélil si notre nouvel emploi du temps nous permettait de nous voir dans la journée, car s'il ne nous restait que le dimanche, cela ne faciliterait pas notre rapprochement vu que n'étant plus voisins, j'aurai moins l'occasion de dormir chez lui.

Je ne voulus pas gâcher ma joie du moment par des anticipations pessimistes. On trouverait toujours un arrangement.

— On va passer à table, va te laver les mains.

Les prenant dans les siennes, elle les regarda longuement avant d'ajouter :

— Peut-être que ça partirait avec de l'eau de javel. Tu tiens vraiment à garder ça ?

— Ben ! Tu viens de dire que c'était très joli !

— Oui, bien sûr ! Ce que j'en dis, moi, tu sais...

Il subsistait toujours une pâle image, un peu comme un pastel sur lequel il aurait plu, vague vestige des savants dessins que Ftima traça patiemment sur mes mains. Je décidai pourtant d'arrêter là ma tentative de destruction d'œuvre d'art. Après une demi-heure de frottement à la pierre ponce trempée dans l'eau de javel, mes mains brûlaient atrocement.

Ce ne fut pas la suggestion de ma mère qui me décida à agir. Pas plus que la réaction de mon père, d'ailleurs. Il ne pouvait y en avoir qu'un dont l'ascendant était suffisamment puissant, pour m'amener à renoncer à un projet qui m'avait tenu à cœur.

La veille, Taoufik fut dépêché pour me ramener auprès du seigneur qui m'attendait dans ses quartiers, aussi impatient de me prendre que moi de me donner. Je m'attendais presque à ce qu'il déverrouille ma ceinture de chasteté, puis je me souvins qu'il ne m'en faisait pas encore porter. Après m'avoir accueilli avec la fougue qui sied à une absence de trois jours, Khélil se saisit de mes mains et s'apprêta à les porter à ses lèvres, lorsqu'il les lâcha brutalement :

— Qu'est-ce que c'est que cette horreur ?

— Quoi, ça ? Ça ne se voit pas ? C'est du henné !

— Je sais que c'est du henné. Qu'est-ce que ça fait sur tes mains ?

Moi qui n'avais bravé un important tabou que dans le seul but de lui plaire. Je m'étais persuadé que cette touche féminine aurait eu son agrément. J'avais vu mes mains décorées parcourir son corps et je l'avais imaginé troublé par cette caresse androgyne. Sa réaction me laissa quelque peu dépité. Comme si cela ne suffisait pas, il ajouta à mon désarroi en disant

— Tu te maries ? Tu aurais pu me tenir informé !

— Merde ! dis-je en me dirigeant vers la sortie.

La similitude entre sa remarque et celle faite par mon père quelques jours plus tôt fut pour beaucoup dans la sécheresse de mon ton. J'ajoute, pour expliquer mon énervement, que je commençais à trouver excessif le bruit fait autour de cette histoire de henné.

J'aurais mis le feu à la maison ou j'aurais montré mon cul au milieu du carrefour, on ne m'aurait pas traité plus durement.

En deux enjambées Khélil fut sur moi. M'attrapant par le bras il me retourna contre lui :

— Où vas-tu mon cœur ? Où espères-tu t'échapper ? Ne te vexe pas, je n'aime pas voir ce genre d'artifice sur toi. C'est bon pour des femmes arabes. Ça fait partie des traditions, du folklore. Mais toi, tu n'as pas besoin d'artifices. Je t'aime tel que tu es !

Ces paroles doucereuses, prononcées sur un ton câlin, ne réussirent pas à me calmer.

— Tu m'aimes tel que je suis ? Pourtant, je te rappelle qu'aux dernières nouvelles tu me demandais de changer de sexe ! Tu as une drôle de conception du naturel. Un peu de henné te fait hurler et à côté de ça, tu envisages sans sourciller de me mutiler profondément. Mais évidemment, les choses auraient été différentes puisqu'il se serait agi d'œuvrer pour ton plaisir de mâle égocentrique !

J'aurais beaucoup aimé, parvenu à ce stade de la conversation, m'offrir le luxe de lui jeter sa gourmets à la figure. Ce geste théâtral m'aurait donné l'occasion d'effectuer une sortie élégante, mais, hélas, je l'avais déjà rendue à Monastir.

— Je ne demande rien de tel aujourd'hui. Il fut un temps où je n'arrivais pas à accepter l'idée de m'attacher à un garçon. Mon amour a fait du chemin depuis. Je t'aime toi et non plus l'image que j'avais de toi. Je te veux tel que tu es. Je ne veux te perdre sous aucun prétexte... je préfère me passer de femme.

Même si ces confidences s'étaient faites à la faveur d'un tête-à-tête, il fallait admettre qu'il avait du cran pour avouer qu'il aimait en moi le garçon que j'étais.

L'instant d'après, c'était moi qui m'acharnais à lui prouver qu'aucun des attributs dont la nature m'avait doté ne constituait un obstacle à son plaisir, et qu'aucune transformation dans mon corps n'aurait pu contribuer à parfaire ce plaisir.

Je m'endormis une fois de plus contre lui, réconforté par la pensée d'être aimé pour ce que j'étais, dans mon intégrité physique, et qu'aucune partie de mon anatomie ne le rebutait plus.

Finalement, l'honneur était sauf et tout le monde satisfait. Mon père crut que c'était pour lui être agréable que je m'étais mis les mains à vif et je fus sur le champ absout de mes péchés. Khélil éprouva une grande fierté de se voir obéi, sans délai ni condition, et l'amour protecteur dont m'enveloppait son regard, ainsi que la satisfaction que j'y lisais, indiquait que je pourrais jouer encore plus facilement de la prune à l'avenir. Quant à moi, je profitai de ce prétexte salvateur, car j'appréhendais, l'échéance se rapprochant, d'effectuer la rentrée des classes dans cet état, connaissant la cruauté des adolescents et les quolibets auxquels je n'aurais pas manqué de m'exposer.

\*

Nous étions sur le balcon de ma chambre et regardions l'animation de la rue. Khélil m'avait aidé à apporter quelques affaires. J'en avais laissé pas mal au Bardo puisque je devais y retourner tous les week-ends.

Deux jours plus tard allait avoir lieu la rentrée des classes. Je regrettais déjà cet été qui se terminait. J'avais vécu tellement d'événements importants. Tant de bouleversements étaient survenus dans mon corps puis dans ma vie. Je me sentais si différent. Le regard que je posais sur les autres était plus réaliste, plus indulgent aussi. Comme il me semblait loin le temps des poissons et nos jeux d'enfants.

Évoquant les enfants que nous avons été, je baissai les yeux sur mon ventre. Si j'avais été une femme j'aurais pu être enceinte de Khélil et cette pensée me faisait mûrir si vite ! Si j'avais été une femme j'aurais pu mettre notre premier enfant au monde pour le printemps prochain.

J'étais donc une mère en puissance. Je ne pouvais plus me permettre de " faire l'enfant ". J'eus subitement très envie d'être enceinte. Pas comme le jeu que j'avais inventé en Normandie. Cette fois-ci je me sentais aussi vide que le néant. Je cessai de respirer afin de vérifier si quelque chose bougeait en moi. J'étais au bord du désespoir. Je me sentais profondément déprimé. Khélil sentit que quelque chose n'allait pas, car il se tourna vers moi, anxieux :

— Tu vas bien ? Tu es tout pâle...

Sans m'en rendre compte, je lui avais serré la main. J'eus un faible sourire et, prenant un ton navré, je lui dis en baissant les yeux :

— Je suis peut être enceinte.

À son tour il sourit.

— Ne dis pas de bêtises. Par où il viendrait au monde... imbécile ?

— Par césarienne... imbécile.

J'ajoutai d'un ton plus grave :

— Tu serais heureux, si j'attendais un enfant de toi ?

— Oh oui ! dit-il dans un cri du cœur. Ce serait un événement formidable. J'aurais mis la vie en toi. Une vie qui pousserait, qui se nourrirait de toi pendant neuf mois. Notre enfant, tu te rends compte ? Il faudrait qu'il te ressemble. Ce serait un garçon et on l'appellerait...

— Arrête, tu divagues ! l'interrompis-je brutalement. Parle-moi sérieusement. Tu vas en vouloir plus tard, n'est-ce pas ? Tu seras obligé de te marier pour en avoir... et tu m'abandonneras.

— C'est toi qui divagues maintenant. Si on en veut vraiment, on en adoptera, répondit-il en m'enveloppant d'un tendre regard.

— Tu crois que Dar-Bourguiba confierait un enfant à deux hommes qui vivent ensemble ? ajoutai-je, en proie au doute.

— Mais on ne leur dira pas que tu es un homme et ils nous en donneront plein. — Je ris, Khélil avait réussi à chasser mes idées noires.

— À quelle heure rentre ta mère ? demanda-t-il tout bas, une lueur coquine s'allumant dans son regard.

— Elle quitte la banque dans deux heures. Pourquoi ? rétorquai-je, l'air innocent, comme si je n'avais pas saisi son manège. Il me souleva dans ses bras pour me faire rentrer à l'intérieur.

— J'ai une meilleure idée que l'orphelinat. On va s'acharner à faire un enfant jusqu'à ce qu'on y arrive. Ça sera plus simple que d'affronter l'administration. En plus, depuis qu'on est entré dans ta chambre, j'ai très envie d'inaugurer ton nouveau lit.

Je riais très fort lorsqu'il me jeta sur le matelas, avant de se laisser tomber sur moi.